

---

## **Un potager aux mille et une histoires. Ou comment appréhender les relations entre animaux humains et espèces auxiliaires au sein d'un maraichage en permaculture**

**Auteur :** Ramaekers, Anouk

**Promoteur(s) :** Servais, Veronique

**Faculté :** Faculté des Sciences Sociales

**Diplôme :** Master en anthropologie, à finalité approfondie

**Année académique :** 2015-2016

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/1743>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---

**Université de Liège**

Faculté des Sciences sociales

# **Un potager aux mille et unes histoires**

**Ou comment appréhender les relations entre animaux humains et  
espèces auxiliaires au sein d'un maraichage en permaculture**

Anouk RAMAEKERS

Année académique 2015-2016

*Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en  
Anthropologie à finalité approfondie*

Membres du jury :

Mme Véronique Servais (promotrice)

Mme Vinciane Despret (lectrice)

M. Pierre Stassart (lecteur)

## Remerciements

Je tiens ici à remercier chaleureusement,

Mme Véronique Servais, ma promotrice, pour son temps, sa confiance et le partage généreux de sa curiosité et de ses précieux conseils ;

Mme Vinciane Despret et M. Pierre Stassart, mes lecteurs, pour avoir accepté mon invitation à devenir membre de mon jury et consacré du temps à évaluer ce travail ;

Alexandre, Evelyne, Mattéo et Pascale, ainsi que Hermann Pirmez, du potager Graines de Vie, pour leur accueil si chaleureux ;

Les professeurs de l'Université de Liège dont j'ai eu la chance de recevoir les enseignements et qui ont su partager leur enthousiasme, de quelque manière et matière que ce soit ;

Mme Lucienne Strivay, professeure infiniment passionnante qui, probablement sans le savoir, m'a fait découvrir une voie dans laquelle je me suis enfin épanouie ;

Mon père, mon Papa, ce poète, ce libertaire, cet âne têtue, ce théoricien, Yves Ramaekers, Marco Valdo M.I., pour absolument tout, tout, tout (vous saurez tout sur le...ah non, pas ici) ;

Toute ma famille, pour son amour et son soutien, et sans qui je ne serais pas la jeune femme que je suis diantrement contente d'être devenue aujourd'hui. Ma maman, Marie-Aline Van Hende, qui m'a offert une des plus belles choses au monde : la vie. Mais aussi, bien évidemment, mes fantastiques grands-parents, Monique et Serge, dont les histoires plus rocambolesques les unes que les autres ne me feront jamais cesser de rire, et ma tante, ma Tata Flo. Enfin, mes frères et sœurs, Ariane, Agnès, Adrien, Atalante, Andréa et Robin. Bref, une belle bande de fous dont je suis heureuse de faire partie.

Arnaud, mon compagnon de promenade, pour cette main si douce qui dans la mienne, m'aide à avancer et à trouver mon chemin, notre chemin ;

Mes amis, humains et non-humains, ces personnes à qui on se lie par envie, et qui eux aussi, font un peu de vous ce que vous êtes. En particulier Tonton Guy, Alison, Pauline, Laurent et le petit Oscar ; et mes petits poilus, Kouna, Kakashi et Daïko, qui m'ont soutenue quand j'en avais besoin ;

Mmes Christine Béchet et Claudine Dombret, sans qui je ne serais jamais si bien tombée à Liège ;

Pour terminer, les hurluberlues de l'ULg, les étudiantes de master en anthropologie aux côtés desquelles j'ai effectué ce petit morceau de mon parcours : Catherine, Caroline, Eloïse, Malorie, et puis tout particulièrement, la camarade Lorena, cet incroyable petit bout de femme venue de l'autre côté du monde, et Juliette, l'amoureuse des animaux bizarres, pour leur soutien et nos échanges si précieux (et pour les moins précieux aussi au fait).

« Et, pour le dire en passant, si nous prenions garde à ne pas subordonner notre admiration à tant de circonstances de lieu ou d'origine, nous ne perdrons pas si souvent l'occasion d'ouvrir nos yeux avec étonnement, et rien n'est plus salubre que de les ouvrir ainsi. »

Maurice Maeterlick, *La Vie des Abeilles*, 1901<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> (MAETERLINCK, 1979 [1901] : 58)

# Table des matières

<b>Introduction.....</b>	<b>4</b>
<b>1. L'anthropologie et l'étude des relations homme-animal.....</b>	<b>5</b>
1.1. L'ÉTUDE DES RELATIONS ANTHROPOZOOLOGIQUES .....	5
1.2. LE CŒUR BRISÉ DE LA SCIENCE... ET DE L'ANTHROPOLOGIE .....	6
1.3. QUEL REGARD SUR L'ANIMAL NON-HUMAIN ?.....	8
1.3.1. <i>L'animal-machine</i> .....	8
1.3.2. <i>L'animal non-humain : cet être sensible et subjectif</i> .....	14
<b>2. Présentation du terrain et de la problématique .....</b>	<b>16</b>
2.1. DES DÉBUTS DIFFICILES.....	16
2.2. ENFIN UN TERRAIN : LE POTAGER GRAINES DE VIE.....	17
2.2.1. <i>La coopérative et le potager graines de vie</i> .....	19
2.2.2. <i>Un terrain semé d'embûches</i> .....	22
2.3. CONSTRUCTION DE LA PROBLÉMATIQUE ET DE LA MÉTHODOLOGIE .....	23
2.3.1. <i>Un regard spécifique sur les animaux</i> .....	23
2.3.2. <i>Une problématique enfin formulée</i> .....	25
2.3.3. <i>Une première réflexion : la classification en « espèce auxiliaire »</i> .....	25
2.3.4. <i>Une méthodologie bricolée</i> .....	30
<b>3. Des outils pour appréhender les relations au sein du potager .....</b>	<b>33</b>
3.1. UNE APPROCHE PAR LES TEMPORALITÉS .....	33
3.1.1. <i>Des temporalités humaines</i> .....	36
3.1.2. <i>Et les espèces auxiliaires ?</i> .....	42
3.2. UNE APPROCHE PAR LA SPATIALITÉ.....	47
3.2.1. <i>Qu'est-ce qu'une relation ?</i> .....	47
3.2.2. <i>La perspective constructiviste</i> .....	48
3.2.3. <i>La perspective résidentielle</i> .....	49
3.2.4. <i>Le potager de graines de vie : une maison ? Un organisme ?</i> .....	53
3.2.5. <i>... un système complexe ?</i> .....	55
<b>Conclusion .....</b>	<b>57</b>
<b>Références bibliographiques .....</b>	<b>59</b>

## Introduction

L'été dernier, un peu par hasard, j'étais tombée sur un petit article intitulé « Beehive Fences in East Africa Protect Farms from Elephants » (Jobson, 2015). Des humains utilisaient des abeilles pour protéger leur ferme contre les éléphants. Plutôt incroyable ! Enfin, c'est la première réaction que j'ai eue. Puis en y réfléchissant plus tard, je me suis dit : « Mais non, ce n'est pas si incroyable que ça au fait. Pense à ton grand-père qui utilise des coccinelles pour lutter contre les invasions de pucerons. Bon, des pucerons, c'est moins impressionnant que des éléphants, mais quand même... ». Par la suite, en m'impliquant dans un projet paysan, j'ai encore eu l'occasion de revenir sur ce sujet, et décidément, c'était tellement intéressant ! Alors quand j'ai dû choisir un sujet pour mon mémoire, et après un crochet un peu raté vers autre chose, je n'ai plus hésité : je voulais essayer de comprendre comment des êtres humains pouvaient coopérer avec des espèces animales telles que des abeilles et des coccinelles, autrement dit, des espèces souvent qualifiées d'« auxiliaires ». C'était là mon idée première, et ce mémoire ne répond pas précisément à ce questionnement. En effet, finalement, je suis revenue à une question encore plus fondamentale puisque dans ce travail, je m'interroge sur la possibilité de penser des liens entre des êtres humains et des êtres non-humains tels que le sont ceux des espèces auxiliaires, et sur les manières de les concevoir et de les appréhender. Pour parvenir à ces réflexions, je passe par plusieurs étapes : tout d'abord, je reviens sur différentes conceptions occidentales de l'animal, pour montrer leurs forces et leurs implications. Ensuite, je présente mon terrain ethnographique et les difficultés auxquelles j'ai été confrontée. Je formule ma problématique et expose ma méthodologie. Enfin, dans mon troisième et dernier grand point, je développe un duo de propositions pour tenter d'appréhender les relations au potager.

Je vais maintenant prendre le temps d'énoncer deux remarques d'ordre général, s'appliquant à ce travail dans son ensemble, et qu'il me semble important d'établir dès le départ. Premièrement, pour les notions qui font débat parmi la communauté scientifique, comme « langage », « sujet », « conscience », « temps », etc., je préfère, à l'instar d'Eric Baratay, laisser une souplesse et une étendue conceptuelle aux mots que j'utilise. Puisque nous avons encore tellement de choses à apprendre sur les animaux, c'est une manière de laisser à ces derniers un maximum de potentialités, pour permettre d'adopter des points de vue décentrés (Baratay, 2012 : 64). La deuxième remarque que je désirais faire concerne l'anthropomorphisme. Ici encore, Eric Baratay formule très bien l'idée qui est la mienne : « Autant il faut éviter un anthropomorphisme d'analyse et de conclusion, qui conduit à nier la diversité en plaquant partout le modèle humain, autant il est indispensable de garder un anthropomorphisme d'approche qui incite à poser des questions sur la présence et la forme, parmi les diverses espèces animales, de capacités connues en l'homme, et à garder un regard curieux et ouvert. »

(Baratay, 2012 : 63). Si parfois je semble adopter un tel type de point de vue, c'est en n'oubliant jamais qu'il ne s'agit là que d'un outils, et qu'il faut toujours le mettre en perspective avec les connaissances actuelles sur les espèces animales.

Je terminerai cette introduction par ces quelques mots, qui auraient pu être les premiers de ce mémoire : il était une fois, dans un potager fort fort lointain...

## **1. L'anthropologie et l'étude des relations homme-animal**

Dans cette première partie sera dressé à plus ou moins grands traits le tableau de fond sur lequel cette recherche a eu lieu. Car l'étude des relations homme-animal ne peut s'effectuer sans une réflexion de base sur les conceptions et la place donnée aux animaux non-humains. Intégrer l'animal en tant qu'être à part entière dans le cadre de sa recherche n'est pas anodin et faire ce choix remet en question la science moderne dans ses plus profondes origines. C'est aussi notre humanité et notre société qui sont réinterrogées. C'est pourquoi un temps certain sera pris ici pour tenter de comprendre d'où viennent ces conceptions sur l'être humain, l'être animal, le rôle des sciences, etc. Partant des premières tentatives contemporaines d'étude des relations anthropozoologiques, je questionnerai la partition des sciences, chacune posant un regard complètement différent sur les animaux. Je chercherai ensuite d'où vient cette disparité des regards, et avec quelles conséquences directes dans les études portant sur eux. Enfin je mettrai en lumière les dernières avancées des études portant sur les animaux, et sur leurs relations aux êtres humains.

### **1.1. L'étude des relations anthropozoologiques**

L'étude des relations entre les hommes et les animaux ne date pas d'hier. Dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les folkloristes se penchent sur les relations anthropozoologiques. Puis, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le relais est pris, notamment par Paul Sébillot, avec son ouvrage intitulé *Le folklore de France* (Sébillot, 1905) ou encore par Eugène Rolland et sa *Faune populaire de la France* (Rolland, 1967). Ensuite, et après un vide relatif, les études reprennent dans les années 1970 et 1980, notamment avec l'essor de l'ethnozoologie, cette branche de l'ethnobiologie traitant des rapports entre un groupe humain et la faune. En même temps, le rapport aux animaux dans les pays occidentaux est de plus en plus marqué par une domination puissante de l'homme sur les autres êtres vivants. Cette domination passe, entre autre, par une maîtrise accrue de technologies, dont les plus ordinaires mais en même temps les plus violentes sont celles qui permettent la production agricole et l'élevage industriel. Ainsi, l'engouement suscité

par l'analyse des relations hommes-animaux en sciences sociales semble aller de paire avec l'apogée du mythe moderne qui pensait en avoir terminé une bonne fois pour toutes avec la Nature, et plus particulièrement avec les animaux dont l'homme pensait s'être émancipé. Ces premières sciences sociales qui concentrent leur intérêt sur les relations anthropozoologiques portent de cette façon les marques de ces conditions d'émergence, puisqu'elles abandonnent aux sciences de la nature la « nature naturelle » et traitent avec « sociocentrisme » (Larrère et Larrère, 1997) une « nature culturelle » (Doré, 2010 : 36-37). Mais d'où vient ce clivage ? Et à quoi aboutit-il ?

## 1.2. Le cœur brisé de la Science...et de l'anthropologie

Cette séparation, avec ce qui relève de la Nature d'un côté et ce qui relève de la Culture de l'autre, n'est pas chose nouvelle. Les conditions d'émergence de ces sciences sociales s'exprimaient déjà dès la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, au cœur même de la Science occidentale. A cette époque, les domaines de chacun des deux types de sciences sont chassés gardés. Autrement dit encore, « chacun chez soi et les vaches seront bien gardées ». Cette délimitation bien nette s'est construite théoriquement et pratiquement. D'un point de vue théorique, les travaux épistémologiques ont mis l'accent sur les différences de méthodes entre les deux champs d'études. En pratique, la mise en place de l'organisation cloisonnée des universités et des institutions de recherche a permis de bâtir des murs, au sens premier comme au sens second du terme, entre les chercheurs et étudiants des deux camps (Descola, 2011 : 9). Ce processus de spécialisation a bien évidemment eu des effets positifs : en concentrant des compétences, savoir-faire, habitudes de pensée, méthodes, moyens de travail, et dispositifs d'évaluation, il a permis d'augmenter considérablement les conditions de production des savoirs. Cependant, ces murs, dressés bien trop haut et sans porte ni fenêtre qui auraient rendu possible une communication, compliquent infiniment la compréhension des situations d'interface. Or, ces situations ne sont pas des exceptions. Les dimensions physiques et culturelles se mêlent très souvent, mais l'appréhension de leurs interpénétrations reste encore couramment délaissée voire ignorée. A tel point que des sciences ayant spécifiquement pour objet ces situations d'interface, telles que la géographie, la psychologie, l'éthologie ou comme nous venons de le voir, les sciences qui étudient les relations anthropozoologiques, ne sont pas parvenues à s'extraire de cette opposition et en sont venues à se diviser en elles-mêmes, entre les tenants de l'une ou l'autre approche (Descola, 2011 : 9). Ici, comme dans la scission globale de la Science, on retrouve un même schème, décrit clairement par Friedrich Rickert, un des premiers à théoriser les conséquences épistémologiques de cette dichotomie : un objet unique, le monde, est envisagé de deux façons radicalement différentes (et opposées), soit que l'on tende vers la généralisation (ou l'universalisation), lorsqu'on se place du point de vue des sciences de la



nature, soit que l'on tende vers l'individualisation, lorsqu'alors on se place du point de vue des sciences de la culture (Rickert, 1997 : 46 ; cité par Descola, 2001 : 87). Cette vision des choses, ce dualisme, Philippe Descola la qualifie de naturaliste et l'illustre très joliment par l'image suivante : « Sur le soubassement majestueux de la Nature, avec ses sous-ensembles ostensibles, ses lois sans équivoque et ses limites bien circonscrites, repose le grand capharnaüm des cultures, la tour de Babel des langues et des usages, le propre de l'homme incorporé dans l'immense variété de ses manifestations contingentes » (Descola, 2001 : 87). Ainsi, l'Homme, qui fait partie de ce monde, en est l'exception, puisqu'il est l'unique être qui peut s'extraire de la Nature et peut donc s'inscrire dans le grand et beau livre de la Culture. A lui seul, il scinde le monde en deux. Le cœur brisé de la Science est là, dans cet exception unique qui a mis l'Homme sur un piédestal auquel nul autre être ne peut avoir accès.

L'anthropologie, n'a, elle non plus, pas échappé à ce partage. Bien plus, elle y trouve son origine. L'étymologie du mot éclaire : *anthrôpos*, l'homme et *logos*, la parole ou le discours, et par conséquent « discours sur l'homme ». L'anthropologie se voue donc à étudier cette exception : l'Humain. A la base, ici aussi, l'idée que l'on peut étudier le monde de deux façons incommensurables : l'une, dénudée, froide, sans relief, sans couleur ni créativité, celle qui aborde la Nature, et l'autre, habillée, chaude, exaltante, bariolée et inventive, celle qui s'intéresse à la Culture. D'un côté la logique pure et implacable des lois de la Nature, la logique de la raison et de la pensée savante, de l'autre les fantaisies infinies de l'imaginaire humain, ou autrement dit la pensée sauvage. Par conséquent, l'anthropologie s'est elle aussi scindée : une anthropologie culturelle ou sociale s'occupe des cultures (c'est-à-dire des aspects sociaux, religieux, géographiques, psychologiques) et une anthropologie biologique ou physique s'occupe de la nature (c'est-à-dire des aspects anatomiques, physiologiques, évolutifs, morphologiques de l'homme) (Latour, 2004 : 3). Cette scission s'opère ainsi au tout début de l'élaboration de la science anthropologique, dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, entre l'approche de la diversité humaine par les traits physiques et celle par les traits culturels. Alors que son projet initial était d'embrasser l'unité de l'homme dans la diversité de ses expressions, l'anthropologie a alloué aux uns la tâche d'établir l'unité par-delà les variations, et aux autres, celle de « faire état des variations sur fond d'une improbable unité » (Descola, 2011 : 10). Réunir les deux pans de la discipline a bien été tenté par certains, donnant ainsi naissance assez récemment à la sociobiologie, à la psychologie évolutionniste ou encore à la mémétique. Cependant, les résultats n'ont, jusqu'à aujourd'hui, pas fait consensus au sein de la discipline. Les critiques adressées aux uns et autres semblent justifiées, et Philippe Descola les résume très simplement : « [ces courants scientifiques] n'ont pas donné de résultats probants [...], soit parce que le traitement des faits culturels y est d'une telle pauvreté que rien de leur particularismes n'y subsiste, soit parce que les mécanismes biologiques invoqués à l'origine d'un fait social sont

d'une telle généralité qu'ils n'expliquent plus rien. » (Descola, 2011 : 10). L'anthropologie, malgré les efforts pour dépasser ses propres limites, reste scindée en deux. Elle est brisée en son cœur, et bien plus encore. Puisque, en effet, cette première scission entre anthropologie biologique et anthropologie culturelle se voit reproduite, quasiment à l'identique, voire même de manière plus nette encore, au sein de l'anthropologie sociale et culturelle elle-même. En se donnant pour objet l'étude des médiations entre la nature et la culture, entre les déterminations physiques et les significations d'une extrême diversité dont ces déterminations sont investies, l'anthropologie sociale a retranscrit en son giron cette séparation entre deux ordres de réalité, celle de la Nature et celle de la Culture. Une fois encore, avec l'impression de regarder le reflet du reflet d'un reflet, dans un jeu de reflets sans fin, comme lorsque deux miroirs sont mis l'un en face de l'autre, nous voyons ici réapparaître le dualisme naturaliste du monde, avec un partage entre des régularités physiques universelles et des systèmes de valeurs particuliers (Descola, 2011 : 12).

### 1.3. Quel regard sur l'animal non-humain ?

Dans cette perspective, quelle place est donnée à l'animal non-humain en anthropologie ? Est-il pertinent de l'intégrer aux réflexions, de le prendre en compte, de l'observer ? Est-il pertinent de lui accorder un rôle à part entière ? Ces questions s'étendent largement au-delà de la seule discipline anthropologique. D'autres les accompagnent toujours : qu'est-ce qu'un animal ? A-t-il une sensibilité, une conscience, voire une conscience de soi ? Comme le dit Eric Baratay, historien des questions animales, le portrait des animaux est sujet à de nombreuses variations : il peut être dépeint comme « un organisme dressé à agir, un vivant génétiquement conditionné, une machine traitant des problèmes, un être conscient doté de subjectivité... » (Baratay, 2012 : 57). De l'animal-machine à l'animal sensible et/ou subjectif, le chemin est long. En voici quelques-unes de étapes.

#### 1.3.1. L'animal-machine

« J'ay appris, me dit-il, depuis peu, qu'il y a quelques philosophes qui croient que les bestes n'agissent pas par connoissance, que ce ne sont que de pures machines, et qu'elles font tout ce que nous leur voyons faire, avec aussi peu de sentiment qu'un horloge qui marque l'heure, & qui la sonne, par la seule disposition de ses rouës, & de ses contrepois.

Comme l'on ne vous attribuoit pas cette opinion, je me persuade qu'elle ne vous regarde en aucune façon, & je pense vous pouvoir dire sans scrupule, que je le croy bien absurde. » (Rohault, 1674)

Contemporain et disciple de Descartes, le physicien français Jacques Rohault met ces mots dans la bouche de son interlocuteur imaginaire au tout début de son texte intitulé « Bêtes-

machines ». Le dialogue se poursuit ensuite, dans un échange d'arguments visant, finalement, à faire accepter au premier interlocuteur l'idée (absurde avez-vous dit ?) que les bêtes sont des machines : on les remonte comme des horloges en les nourrissant, elles sont attirées ou repoussées par les choses (la nourriture ou les coups, par exemples) comme l'aimant attire ou repousse le fer, et de même :

« Que me direz-vous du cry que fait un chien lors qu'on le frappe, me dit M.N. n'est-ce pas au moins une marque qu'il sent la douleur ?

Non, Monsieur, luy dis-je, car le son ou le bruit que font des orgues, lors qu'on les touche en certains endroits, est beaucoup plus grand que le cry d'un chien, & cependant ce n'est point la marque qu'il y ait douleur dans des orgues. » (Rohault, 1674)

Rohault conclut la joute verbale :

« Mais pour vous épargner la peine de me rapporter diverses choses de cette nature, j'ose vous dire que vous ne sçauriez me proposer aucune action des bestes, que je ne vous rapporte quelque chose de semblable, que vous ne reconnoistrez arriver dans d'autres sujets, qu'on ne peut pas même soupçonner d'estre capables de connoissance [...]. » (Rohault, 1674)

Les bêtes ne sont pas capables de connaissance, ce sont des machines, aux rouages peut-être complexes, mais rien de plus. Ni raison, ni conscience, ni âme, ni individualité, les bêtes obéissent purement et simplement aux règles de la physique, de la biologie ; bref, aux lois des sciences de la nature. Le ton sec et implacable de Rohault sur la nature animale reflète parfaitement l'attitude de nombre de scientifiques qui, à partir de la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle (Rohault écrit ce texte en 1674), deviennent agressivement rationalistes envers les « erreurs » populaires (Thomas, 1985 : 101). Pour Rohault comme pour son maître, René Descartes, seul l'Homme possède une âme, preuve de sa relation privilégiée avec Dieu, et déteint la capacité de raison. Aucun contre-argument n'est valable. Dès 1637, Descartes, avec le fameux *Discours de la méthode*, impose un dualisme profond, opposant le corps et l'esprit, mais aussi, et nous y revenons, la dichotomie dont je n'ai cessé de parler jusqu'ici : l'opposition Nature/Culture. Descartes anticipe ainsi sur la psychologie mécaniste et contient en son germe le matérialisme de La Mettrie et d'autres penseurs du XVIII<sup>ème</sup> siècle, qui refusent aux animaux la capacité de sensation (Thomas, 1985 : 39).

Cependant, cette thèse de l'animal-machine ne fait pas consensus à l'époque, même au sein du monde intellectuel. Au contraire, une révolte de sens commun s'y oppose et, à l'instar de l'interlocuteur de Rohault, clame qu'on ne peut être persuadé d'« une chose qui paraît si manifestement fausse » (Bernier<sup>2</sup>, 1674 : 195-196 ; cité par Larrère C., 2014 : 65). Et la

---

<sup>2</sup> François Bernier (1620-1688) : philosophe et médecin français.

rébellion n'est pas passagère, le curé (athée !) Jean Meslier<sup>3</sup>, dans son Testament en 1729, s'indigne : « vous êtes des fous en cela, messieurs les cartésiens » (Ferry et Germé, 1994 : 89 ; cité par Larrère C., 2014 : 64). Le débat, qui fit rage à l'époque, durera plusieurs siècles, et se poursuit encore aujourd'hui. Jusqu'alors, la perception du monde naturel, y compris de animaux, était bien différente, même si une certaine continuité est évidemment présente. Avant l'avènement (assez lent et progressif) du cartésianisme, l'opinion établie depuis longtemps sur des fondements théologiques est que « le monde a été créé pour le bien de l'Homme et que les autres espèces doivent être subordonnées à sa volonté et à ses besoins » (Thomas, 1985 : 19). Francis Bacon, philosophe anglais du XVI<sup>ème</sup> siècle, dit les choses on ne peut plus simplement : « L'homme, si nous cherchons les causes finales, peut être considéré comme le centre du monde [...] attendu que si les hommes étaient retirés du monde, le reste semblerait à l'abandon, sans but ni projet. » (cité par Thomas, 1985 : 21). Par conséquent, chaque animal est voué à servir un intérêt humain, sinon pratique, du moins moral ou esthétique (Thomas, 1985 : 22). L'autorité de l'homme sur le monde naturel est virtuellement sans limite. Les animaux et les végétaux n'ont aucun droit, pas même sur leur vie (Thomas, 1985 : 23). Mais Keith Thomas souligne bien que la réalité de l'héritage judéo-chrétien est en réalité ambivalent, oscillant entre le droit suprême de l'humain, et sa responsabilité sur les créatures de Dieu (Thomas, 1985 : 28), et qu'il ne faut pas non plus surestimer la mesure dans laquelle les actions humaines ont été déterminées par la seule religion officielle (Thomas, 1985 : 27), ni, par la suite, par le seul cartésianisme. Les expériences quotidiennes de rencontres avec l'animal nourrissent le sens commun, qui comme nous l'avons vu, est loin d'abonder dans le sens d'un animal dénué de sensibilité. Ce qu'écrit l'abbé Meslier figure ce point parfaitement :

« Dites un peu à des paysans que leurs bestiaux n'ont point de vie, ni de sentiment, que leurs vaches, et que leurs chevaux, leurs brebis et moutons ne sont que des machines aveugles et insensible au bien, et au mal, et qu'ils ne marchent que par ressorts comme des machines, et comme des marionnettes sans voir, sans savoir où ils vont. Ils se moqueront certainement de vous. » (Meslier, 1729 ; cité par Larrère C., 2014 : 66)

Le travail d'Eric Baratay, bien qu'il porte sur une période plus contemporaine, tend, lui aussi, à montrer que les expériences du quotidien importent, et bien plus que ce qui n'est communément admis. Il met ainsi en évidence ces partages entre l'homme et l'animal au quotidien, la « chaleur des connivences » (Baratay, 2012 : 247), qui sont au cœur des

---

<sup>3</sup> Jean Meslier (1664-1729) : curé de campagne qui, à sa mort, laissa un Testament où il critique ouvertement l'imposture religieuse, met en doute l'existence de Dieu et dénonce les injustices sociales. Popularisé par Voltaire, qui tenta de transformer son athéisme en déisme, il a aujourd'hui la réputation d'un matérialiste social prémarxiste (Larrère C., 2014 : 64). Le titre complet du Testament est le suivant : « Mémoire des pensées et sentiments de Jean Meslier, prêtre-curé d'Etrépigny et de Balaives, sur une partie des erreurs et des abus de la conduite et du gouvernement des hommes, où l'on voit des démonstrations claires et évidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les religions du monde, pour être adressé à ses paroissiens après sa mort et pour leur servir de témoignage de vérité à eux et à tous leurs semblables. ».

perceptions que l'Homme a de l'animal, même si ces perceptions sont également teintées et traversées de logiques parfois contradictoires. Pour illustrer la complicité qui peut se faire jour dans une relation terspécifique, il cite ce très beau passage de *Son Excellence Eugène Rougon*, d'Emile Zola, et nous sommes là très loin de l'animal-machine (Baratay, 2012 : 247) :

« Mais elle riait, baisait le cheval plus fort, lui parlait avec des mots tendre, tandis que la bête, comme régalée de cette pluie de caresses inattendues, avait des frissons qui couraient sur sa peau de soie » (Zola, 1876)

L'historien s'attache à expliquer ces intrications de logiques différentes, quelques fois au sein d'une même situation. Il n'y a pas de distinction radicale entre les circonstances où l'animal est objet, destiné à servir l'homme, et celles où il est perçu comme être sensible. Il est parfois même perçu comme un être doué de raison. Ainsi entre êtres humains et non-humains, c'est bien davantage « un lien relatif, plus ou moins fort, certaines fois dans l'espace, d'autres dans le temps » (Baratay, 2012 : 249). L'exemple du cheval de mine, utilisé comme objet, force de travail, moteur, mais aussi compagnon, parvient parfaitement à éclairer ce point. L'extrait suivant, témoignage d'un mineur, décrit une de ces situations du quotidien où l'animal ne peut pas se réduire à une machine, à un être insensible :

« Quand arrivait au fond l'heure du casse-croûte, déclare un mineur lorrain, je le laissais à l'écart exprès. Je faisais semblant de l'ignorer, mais je l'entendais doucement derrière moi. Alors que je mangeais, il plaçait sa tête dans mon dos et d'un coup sec, en la relevant, il m'envoyait au bas de ma chaise. Je me relevais, lui donnais une tranche de pain et il s'en retournait content sans plus me déranger. C'était tous les jours pareils et ça m'amusait beaucoup. » (Lanher, 1987 ; cité par Baratay, 2012 : 255)

Avant l'époque moderne, comme à l'époque moderne, la supériorité de l'homme est affirmée. Seulement, la différence réside dans le fait que cette supériorité est passée d'une explication divine, religieuse à une explication basée sur la raison, sur la Science. L'on retrouve cette seconde explication au cœur du mouvement des Lumières, par exemple. La domination de l'Homme sur la nature est l'idéal que clament, conscients d'eux-mêmes, les hommes de sciences de cette époque (Thomas, 1985 : 33). Les sciences s'épanouissent dans ce nouveau contexte. Les conditions dans lesquelles la plupart d'entre elles voient le jour apparaissent maintenant clairement : la dichotomie Nature/Culture, consubstantielle du cartésianisme (lui-même imprégné de la tradition judéo-chrétienne), est leur terreau. Pour les scientifiques formés à partir de cette époque, tout l'intérêt de l'étude du monde naturel est que, une fois les mécanismes de la nature connus, elle puisse être maîtrisée, contrôlée, utilisée au service de l'Homme (Thomas, 1985 : 31-32), sans aucune considération éthique, puisque cela n'a pas lieu d'être. En passant d'une approche religieuse à une approche basée sur la raison, en fondant donc

la science moderne, le cartésianisme lui a associé une logique productiviste et a ainsi « conçu une religion du Progrès infini » dont l'Homme en est, en quelque sorte, le Dieu (Jouventin, 2010 : 13). Ainsi, en considérant l'animal comme une machine, l'Homme s'autorise, moralement et pratiquement, à le traiter comme une machine (Larrère C., 2014 : 62). Dans ce contexte, comment comprendre l'intérêt, passé et présent, des sciences pour les animaux non-humains ? Quel regard ont-elles porté et portent-elles encore sur eux ?

Qu'ils soient étudiés par les sciences de la nature ou par les sciences sociales, les animaux ont répondu, tout au long de l'époque contemporaine, au même « référentiel animal ». En effet, ce référentiel n'a que peu évolué. De la génétique à l'éthologie, en passant par la biologie, l'animal-machine, l'animal réifié est resté le modèle dominant (Larrère et Larrère, 2004) : les animaux restent des entités taxonomiques dont les comportements, les mœurs et l'évolution sont prévisibles dans l'absolu (Doré, 2010 : 35). L'approche mécaniste, réductionniste, faisant la part belle aux déterminismes, est largement privilégiée. Ainsi, par exemple, dans les années 1920, John Watson, fondateur du behaviorisme, ne veut expliquer le comportement animal que par des processus d'association et de conditionnement, refusant catégoriquement d'envisager toute subjectivité. Dans les années 1930, Konrad Lorenz, père de l'éthologie, démontre l'existence de déterminismes qu'il appelle « invariants comportementaux » (les instincts) chez les animaux, et suggère que cela prouve un manque de représentations mentales complexes (Lorenz, 1950 ; cité par Delfour, 2006). Dès lors, les premiers éthologistes ont focalisé leur attention sur les caractéristiques spécifiques des différentes espèces animales en adoptant un point de vue extérieur sur leurs « objets » (Delfour, 2006 : 518). Le rejet du sens commun, nous l'avons vu, est au cœur même de cette démarche scientifique. Mais plus encore que le sens commun, c'est tout ce qui relève de l'émotionnel, du sensoriel, qui est rejeté... puisque irrationnel. Hier comme aujourd'hui, un voile opaque est jeté, volontairement ou non, consciemment ou non, sur cette part de la réalité. Pourtant, bien souvent, les scientifiques, qui sont *effectivement* en contact avec des animaux se retrouvent dans une situation inconfortable, coincés entre des logiques contradictoires. Georges Chapouthier décrit de façon extrêmement lucide ce phénomène dans un article intitulé « Les désarrois du chercheur face à l'expérimentation animale » (Chapouthier, 2014 : 209-223), et où il relate sa propre expérience. Il explique :

« Bref, j'étais totalement post-cartésien dans ma pratique, mais très ambigu dans ma conception profonde de l'animalité, une conception qui oscillait entre une raison post-cartésienne et une sensibilité à l'animal qui lui était tout à fait étrangère, issue sans doute de la conception de l'animal humanisé, et que, malgré mes connaissances en biologie je ne rattachais pas encore consciemment à l' "animal-être sensible" » (Chapouthier, 2014 : 215).

Rare sont ceux qui, comme Nicolas Malebranche, philosophe et théologien français du XVII<sup>ème</sup> siècle, plus cartésien que Descartes<sup>4</sup> lui-même, dénie absolument dans leur vie de tous les jours toute sensibilité aux animaux. Une petite anecdote raconte que Malebranche, alors qu'il se promène avec des amis, croise une chienne enceinte sur son passage. Celle-ci s'approche d'eux pour venir les saluer. Le théologien lui décoche alors un grand coup de pied, qui fait crier et fuir la pauvre chienne. Ses amis, qui estimaient leur ami et le pensait être un homme bon et gentil, s'offusquent. Le théologien leur répond alors : « Eh ! Quoi ?! Ne savez-vous pas bien que *cela* ne sent point ? » (Larrère C., 2014 : 72-73 ; c'est moi qui souligne). Les mots utilisés et la façon d'agir montrent bien le déni d'individualité (« cela »), et de sensibilité chez l'animal. Légende ou réalité, cette anecdote permet en tout cas de réfléchir à la question. Est-il possible de dénier complètement et en tout temps toute sensibilité et toute individualité aux animaux non-humains ? La plupart du temps, comme l'explique Chapouthier, renvoyant plus généralement aux réflexions d'Eric Baratay exposées précédemment, les scientifiques sont coincés entre différentes perceptions, différentes représentations, différentes catégorisations de l'animal. Pour parvenir à s'extraire de ces situations ambiguës, les scientifiques ont conçu des mécanismes, des stratégies, leurs protocoles et dispositifs expérimentaux, qui leur permettent de « machiner » les animaux, de les objectiver, d'en faire des objets, des artefacts<sup>5</sup>. Ainsi, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, il faut, pour mesurer le bien-être animal, faire des premiers concernés des machines (Larrère C., 2012 : 82).

Du côté des sciences sociales, le constat est le même, si ce n'est qu'elles se positionnent de leur côté de la frontière tracée entre les sciences naturelles et les sciences humaines. L'intérêt porté à l'animal ne s'est longtemps exprimé qu'au travers des usages ou représentations dont ce dernier fait l'objet dans les nombreuses cultures humaines. Utilisé comme « miroir de l'homme, l'animal est "bon pour penser" l'homme et le social » (Brisebarre, 1998 : 115 ; cité par Rémy, 2009 : 9). Principalement support de projections culturelles symboliques, l'animal fait de cette manière partie du monde des choses (Guillo, Lechevrel et Mondémé, 2016 : 23). Il n'est qu'une clef parmi d'autres pour comprendre ce que "l'homme raconte sur l'homme" (Dalla Bernardina, 2006 ; cité par Rémy, 2009 : 9) et en est limité à un rôle d'objet transitionnel « destinataire de

---

<sup>4</sup> En fait, Descartes ne déniait pas la sensibilité aux animaux. Il leur déniait la raison. Henry More, un philosophe anglais contemporain de Descartes, avait envoyé à ce dernier une lettre lui reprochant de ne voir dans les animaux que des « machines insensibles », de les « priver du sentiment et de la vie » (Ferry et Germé, 1994 : 22 ; cité par Larrère C., 2014 : 62). Descartes lui avait répondu : « je ne refuse la vie à aucun animal, [...], je ne lui refuse même pas la sensibilité. » (Descartes, Lettre à Morus (Henry More), 5 février 1649) (Descartes, 1958).

<sup>5</sup> Au sujet des stratégies d'objectivation des animaux, voir les travaux de Vinciane Despret, notamment *Penser comme un rat* (Editions Quae, 2009) ; ou ceux de Arnold Arluke et Clinton R. Sanders, notamment *Regarding animals* (Temple University Press, 1996). Ou sur des cadres professionnels non-scientifiques, ceux d'Eric Baratay, avec *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire* (Editions de Seuil, 2012) ou de Catherine Rémy, avec *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux* (Editions Economica, 2009)

manipulations matérielles et symboliques » (Dalla Bernardina, 2006 : 20 ; cité par Rémy, 2009 : 9).

Finalement, dans ces perspectives, et quel que soit le côté de la frontière occupé, ces animaux restent bien abstraits. Le biologiste les voit en tant que représentants de leur espèce (et non en tant qu'individus) tandis que le sociologue ne s'intéresse à eux qu'en tant qu'« artefacts culturels », ou plus joliment dit, et selon le néologisme de Jacques Derrida, en tant qu'« animots » (Derrida, 2006 ; cité par Doré, 2010 : 37). Mais comme le souligne très justement Donna Haraway, c'est bien lorsque « nous aurons fini d'osciller entre réductionnisme biologique et exceptionnalisme culturel, (que) notre conception des humains autant que des animaux (...) sera bouleversée » (Haraway, 2010 : 39).

### 1.3.2. L'animal non-humain : cet être sensible et subjectif

Comme nous venons de le voir, la culture occidentale a été, historiquement, influencée par le dualisme cartésien, qui distingue le corps (tel un automate, dépourvu de toute pensée) de l'âme (sorte d'émanation de Dieu et lieu de la vie mentale). Et tandis que tous les animaux de la planète, y compris l'être humain, ont un corps, l'homme, et lui seul, possède une âme ; ce qui fait de lui un être spécial et supérieur à tous les autres. Le dualisme cartésien a ainsi permis aux sciences telles que la biologie moderne de se développer, puisque ces dernières ne s'intéressent et ne s'appuient que sur les faits observables (Delfour, 2006).

Cependant, d'autres penseurs, plutôt atypiques, ont commencé à poser des yeux différents sur les animaux dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. S'inspirant d'un courant philosophique né au XIX<sup>ème</sup> siècle, la phénoménologie, Erwin Straus (Straus, 1935), Jakob Von Uexküll (Von Uexküll, 1965) ou encore Frederik Jacobus Buytendijk (Buytendijk, 1958) ont développé la « psychologie phénoménologique ». Ils ont ainsi abordé les animaux comme étant les porteurs d'une psychologie, c'est-à-dire qu'ils ont choisi de les concevoir comme des êtres subjectifs. Et pour étudier cette psychologie, ils ont adopté l'approche phénoménologique : ils ont essayé d'étudier la façon dont les animaux eux-mêmes perçoivent leur environnement, rejetant par là même les situations expérimentales (si chères à la biologie, par exemple) et les modèles mécanistes, réductionnistes. Dans la continuité de ce mouvement, certains éthologues ont commencé à proposer des alternatives à la vision classique de l'éthologie dont j'ai parlé plus haut. Parmi celle-ci, je citerai le courant de l'éthologie cognitive qui, dans les années 1970, notamment avec Donald R. Griffin (Griffin, 1976), propose une nouvelle façon d'aborder les animaux et leur relation à l'environnement. Pour parvenir à étudier les choses de cette façon, ils emploient principalement des techniques empiriques (et non en laboratoire), prennent soin de souligner les aspects subjectifs des comportements animaux et les associent à des « états de conscience » (Delfour, 2006 : 517-518). Un peu plus récemment, l'on peut également citer le



courant de l'éthologie constructiviste (représenté, en France, par des chercheurs comme Gervet, Gallo, Dubois ou encore Delfour), qui a pour spécificité d'envisager que les processus de maturation et de l'expérience individuelle influencent la mise en place des comportements. Les concepts de « monde » ou d' « univers » du sujet sont également intégrés à l'analyse (Delfour, 2016 : 75-76).

En sciences sociales aussi, des chercheurs se sont penchés sur la question, remettant en cause la séparation établie entre les disciplines et les objets. En montrant le caractère culturel de cette frontière et en proposant un autre type d'analyse, André-Georges Haudricourt (1962), Bruno Latour (1991) ou encore Philippe Descola (2005) ont permis de poser un œil nouveau sur l'animal, et sur les relations homme-animal. Depuis quelques années maintenant, de nombreux travaux s'exercent à réinterroger la séparation qui s'est longtemps imposée en sociologie et en anthropologie, avec d'un côté l'animal et de l'autre l'être humain (Guillo, Lechevrel et Mondémé, 2016 : 23). Aujourd'hui, l'animal en tant qu'être à part entière a fait l'objet d'une réhabilitation importante en philosophie et sciences sociales. Ce mouvement autrefois minoritaire commence à prendre de l'ampleur. En francophonie, je peux par exemple citer les noms de Véronique Servais, Vinciane Despret, Jocelyne Porcher, Florence Burgat, Raphaël et Catherine Larrère, Marion Vicart, Jean Estebanez, Georges Chapouthier, André Micoud, Jean-Pierre Digard, Dominique Guillo, Valentin Pelosse, Catherine Remy, Emmanuel Gouabault, Donna Haraway, et de très nombreux autres encore.

En essayant d'appréhender l'être animal (et l'être humain) autrement, tous ces chercheurs s'engagent sur un voie nouvelle. Ce chemin est sinueux et tels des acrobates, ces femmes et ces hommes marchent sur des fils qu'ils essaient de tendre entre différentes disciplines. Pour tenter de dépasser l'opposition Nature/Culture, l'ouverture sur les savoirs des autres sciences, même, et surtout, celles qui se trouvent de l'autre côté de la frontière jusque-là étanche entre sciences humaines et sciences naturelles, est indispensable. Eric Baratay, comme beaucoup d'autres, insiste sur ce point : « Il faut combler le fossé creusé entre les sciences de l'homme et celles de la nature, bâtir un pont d'échanges [...] » (Baratay, 2012 : 56). S'engager dans l'étude des relations homme-animal aujourd'hui, c'est donc forcément naviguer dans l'interdisciplinarité. Car les savoirs acquis dans les différents champs de recherche sont infiniment précieux, et les croiser avec un esprit critique, malgré leurs différences et leurs désaccords, ne peut amener qu'à un enrichissement de sa propre démarche, mais aussi à un enrichissement mutuel.

## **2. Présentation du terrain et de la problématique**

Dans cette deuxième partie, je présenterai dans un premier temps les difficultés d'accès au terrain qui se sont présentées à moi, car ces difficultés font partie de l'aventure qu'a été ce mémoire, et elles n'ont pas été sans répercussion sur ce dernier. Dans un deuxième temps, je décrirai succinctement le lieu où j'ai pu réaliser mon terrain ethnographique. De plus, je décrirai une nouvelle fois des difficultés auxquelles j'ai été confrontée, cette fois non pas avant mais pendant la réalisation de ce terrain. Ces complications ont fortement impacté le contenu de ce travail, c'est pourquoi il me semblait indispensable d'en rendre compte de manière claire et transparente. Dans un troisième temps, je formulerai de manière précise ma problématique et la méthodologie qui a été la mienne. Par ailleurs, je développerai un point annexe et pourtant indispensable : j'explicitai le point de vue sur l'animal sur lequel ce travail se base. Enfin, un dernier point, une réflexion sur les classifications, sera également déployé.

### **2.1. Des débuts difficiles**

Trouver le terrain ethnographique de mon mémoire n'aura pas été chose aisée. Jusqu'en milieu de premier quadrimestre, tout était simple et évident, un lieu et un sujet, sur lequel j'avais déjà effectué un travail de « pré-mémoire » en première année de master, m'attendaient sagement pour le tout dernier quadrimestre de mon parcours académique. Mais à la mi-octobre, c'est la surprise : tout est annulé. Mon terrain et mon sujet (qui est absolument impossible à étudier ailleurs) s'envolent ! C'est le branle-bas de combat, il faut agir vite et efficacement : il faut trouver autre chose. Bien évidemment, je désire rester dans le même domaine de recherche, celui qui s'intéresse aux relations homme-animal. Les idées fusent, tant le champ est vaste : aller dans un élevage de chèvres angora ? dans un laboratoire ? dans un zoo ? dans les Pyrénées, auprès d'une agricultrice qui travaille en traction animale ? dans une ferme pédagogique ? dans un centre de formation pour chiens d'aveugles ? dans un centre pour personnes handicapées accueillant des animaux ? J'ai hésité, hésité, mais finalement j'ai choisi, et cette fois-ci, j'étais encore plus enthousiaste que pour le premier sujet. Ce choix, même à moi, m'a semblé un peu curieux, et c'est peut-être justement pour cette raison que je l'ai adopté avec tant d'entrain : aller étudier la façon dont un agriculteur peut travailler avec des « espèces auxiliaires ». Cette idée de sujet m'est venue tout naturellement à l'esprit. Etant personnellement engagée dans un projet d'agriculture paysanne, il m'a paru intéressant de me pencher sur ce sujet. Il y avait là, selon moi, quelque chose à creuser, quelque chose à explorer. Je précise tout d'abord qu'une espèce auxiliaire est une espèce qui aide le maraicher, le jardinier, l'agriculteur dans son travail. Au sens strict, cette dénomination est habituellement utilisée en lutte biologique, dans le processus de protection des plantes cultivées pour la production agricole, horticole ou maraichère. « Elle

désigne tous les êtres vivants qui, par leur mode de vie, provoquent la destruction ou l'inhibition des ravageurs des cultures » (Pépin et Chauvin, 2008 : 80). Ce sont en majorité des prédateurs qui mangent leurs proies (comme le hérisson, la mésange ou la coccinelle), les sucent (punaises, larves de chrysope) ou les parasitent et entraînent leur mort (larves de micro-hyménoptères). On peut également ajouter à cette liste les pollinisateurs et les décomposeurs, tels que les vers de terre, qui dégradent la matière organique morte et contribuent à la formation d'humus (Pépin et Chauvin, 2008 : 80). Mais je reviendrai sur ces catégorisations un peu plus loin.

Après avoir reçu l'aval étonné et amusé de ma promotrice, il ne me restait plus qu'à trouver un lieu où observer ce phénomène. Et cela n'allait pas être une mince affaire. Il m'a fallu plusieurs mois et des dizaines d'e-mails pour enfin trouver ce lieu. J'ai ainsi contacté plus de quinze fermes wallonnes en maraichage et/ou verger travaillant en agriculture non-conventionnelle (bio, permaculture, biodynamie, agriculture naturelle). Ces critères ont été réfléchis et ont découlé du questionnement suivant : dans quelles conditions allais-je être capable d'observer le travail d'un agriculteur *en présence* d'espèces auxiliaires ? Deux choses principales m'ont parues évidentes : pour qu'il y ait présence d'espèces auxiliaires, il fallait que ces dernières ne soient pas tuées ou éloignées par des produits chimiques (ce qui m'a amené vers le non-conventionnel, puisque dans l'agriculture dite « conventionnelle », souvent monoculturelle, l'utilisation de produits chimiques est la norme, que ce soient des herbicides, des fongicides, des parasitocides, etc.) ; et il fallait que l'agriculteur se revendique, plus ou moins fortement, de ce travail avec des espèces auxiliaires. Enfin, un troisième critère, peut-être plus personnel, m'incitait à me diriger vers des exploitations de petites tailles ; peut-être pensais-je que cela faciliterait mon travail sur le terrain (en pouvant suivre plus facilement le travail de l'agriculteur). Probablement que ce dernier critère n'était pas d'une pertinence absolue (des agriculteurs travaillent en effet avec des espèces auxiliaires alors qu'ils possèdent des exploitations de tailles moyennes), mais de toute façon, il fallait bien faire des choix.

Après de nombreux e-mails pour lesquels je n'ai jamais reçu de réponse et ceux pour lesquels des refus polis m'ont été adressés, une lueur d'espoir s'est éclairée au petit matin d'un jour pluvieux de février.

## 2.2. Enfin un terrain : le potager Graines de Vie

Mon projet de mémoire avait enfin titillé l'intérêt d'un agriculteur. Et ce n'est peut-être pas un hasard que ce dernier soit passé par un cursus académique en sciences humaines. En effet, Hermann Pirmez, fondateur et membre de la coopérative Graines de Vie, est anthropologue de formation. C'est avec lui que j'ai négocié mon entrée sur le terrain, même si par la suite, j'allais uniquement travailler avec le maraicher du potager, Alexandre. Une fois le contact établi, la machine était lancée. Après quelques coups de téléphone pour réexpliquer ma démarche,

rendez-vous était pris pour une première rencontre au potager de Graines de Vie. Nous étions déjà à la fin du mois de février, et avec les impératifs pratiques du mémoire, c'est avec soulagement que j'espérais avoir enfin trouvé mon terrain ethnographique. L'enjeu de ce rendez-vous était donc important pour l'anthropologue en herbe que j'étais (et suis encore), et ce n'est pas vraiment en toute sérénité que je m'y suis rendu :

**Extrait de carnet de terrain n°1**

J'arrive cinq minutes à l'avance. Je suis anxieuse. J'attends, j'attends... J'ose m'aventurer jusqu'à un cabanon au milieu du potager, puis je retourne à l'entrée, près des ânes. L'endroit est plutôt joli, mais sur le moment, je le trouve un peu petit. Je me dis : « Mais qu'est-ce que je suis venue faire ici ? En plus, avec les trajets et tout...Pfff. Mais c'est ma dernière chance, il faut que ça fonctionne. ». J'attends encore. Il est 14h10 quand une première voiture s'engage dans l'allée. Je salue le conducteur. Pas vraiment de réponse. Un deuxième véhicule, une sorte de pick-up bleu turquoise, arrive juste après. Il s'arrête à ma hauteur.

- Bonjour...

- Bonjour. Je suis l'étudiante en anthropologie de l'Université de Liège, nous avons rendez-vous ensemble aujourd'hui à 14h.

- Ah, c'est vous. Je me gare et j'arrive.

Il se gare non loin de là et me rejoint. Au début, il ne dit rien et je ne sais pas quoi dire. Il finit par dire qu'il ne sait pas où faire la réunion, chez lui (je ne sais pas où c'est mais apparemment non loin de là) ou ici. Il fait très beau, je lui propose de faire ça ici. De toute façon, nous n'avons pas prévu une longue réunion. Il s'engage dans le potager, je lui emboîte le pas. Puis je répète une fois encore la teneur de mon projet. Il montre son intérêt. L'ambiance se détend. Nous nous asseyons au soleil. Une fois installés, je commence à détailler mon projet, même si il n'y a pas énormément de chose à ajouter à ce que je lui avais déjà dit par e-mail et au téléphone. Je précise la durée de ma présence, ce que je voudrais faire. Il me présente ensuite la coopérative en détails. [...]

Au fur et à mesure que les minutes s'écoulent, je me suis beaucoup détendue. Herman était très gentil et ouvert. Mes yeux ont découvert petit à petit ce qui les entourait. Jusque là, je n'avais pas vraiment regardé, si ce n'est par coups d'œil nerveux ici et là, je n'avais pas la tête à ça. Mais en me rendant compte qu'il n'y aurait pas de problème pour que je fasse mon terrain ici, je me détends et m'ouvre sur ce qui m'entoure. C'est une jolie journée et le potager est vraiment un très bel endroit. **(Néthen, mercredi 24/02/2016)**

L'entretien se poursuit ensuite, et nous convenons qu'il serait opportun qu'avant de commencer à me rendre au potager, je vienne me présenter au maraicher, mais aussi à tous les membres de la coopérative lors de l'une de leurs prochaines réunions. Hermann m'assure qu'il m'enverra très vite les dates de ces réunions du début du mois de mars, et je repars de ce rendez-vous, infiniment heureuse et enthousiaste, convaincue de pouvoir commencer mon terrain deux à trois semaines plus tard. Les choses ne se passeront pas si facilement, mais avant d'y revenir, je vais tout d'abord présenter la coopérative et le potager un peu plus en détails.

### 2.2.1. La coopérative et le potager Graines de Vie<sup>6</sup>

Le potager où j'ai eu pu effectuer mon terrain ethnographique fait partie de la coopérative Graines de Vie et est situé à Néthen (une section de la commune de Grez-Doiceau, dans le Brabant wallon). Cette coopérative expérimente un modèle de microferme, en collaboration avec la Ferme de la Patte d'Oie (appartenant à Hermann Pirmez et spécialisée dans les grandes cultures de céréales en agriculture biologique) et développe ses activités sous la forme d'ateliers : maraîchage, boulangerie, élevage, restauration (table d'hôtes et traiteur), formation. Ces ateliers sont tout à la fois autonomes, chacun gérant son propre atelier, et solidaires puisqu'une entraide financière, matérielle, psychologique et humaine est de mise. Les coopérateurs se rencontrent régulièrement pour faire le point sur les envies et besoins de chacun, les obligations aussi, ainsi que pour partager les expériences des uns et des autres. Toutes les activités sont en « bio ». C'est là un des points centraux de la coopérative : une attention portée au vivant, qui donne un sens au projet qui dépasse l'aspect économique et crée un lien entre l'alimentation et la santé – physique et psychique – des hommes et de la nature. Cette particularité se retrouve jusque dans les statuts de la coopérative et sa finalité sociale. La coopérative est ainsi associée intimement à de nombreux partenaires : réinsertion par le travail, formation à l'agriculture biologique, pépinière de plants à repiquer, apiculteur, production de plantes tinctoriales, initiative de transition... D'autres associations, plus extérieures, s'inscrivent dans des filières logiques liées aux productions de Graines de Vie ou de la Ferme de la Patte d'Oie : la Brasserie du Renard à Pécrot (achat de céréales, valorisation des drêches...) ou l'épicerie de Néthen (vente en circuit court, transformation, etc.).

La coopérative Graines de vie est l'histoire d'une rencontre entre différentes personnes animées du même désir de proposer un autre modèle de production et de consommation. Hermann Pirmez est agriculteur à Néthen, un village de la commune de Grez-Doiceau, dans le Brabant wallon. Se sentant isolé dans son travail, il cherche alors une façon de retisser un lien avec les habitants de son village au travers de son activité. En 2007, il crée un potager au cœur de Néthen où les gens pourraient retrouver ce lien à la Terre, à leur environnement et se rencontrer. Toute une série de personnes vont faire vivre et grandir le potager, jusqu'à ce qu'Alexandre y soit engagé comme maraîcher principal. Depuis 2011, celui-ci assure la gestion de la production sur cette parcelle de près d'un hectare et fournit quelques 150 familles en paniers de légumes et fruits bios et de saison. L'essentiel de la production est vendue à des groupements d'achat de la région. En 2014, une nouvelle figure a fait son apparition : c'est Clémence, qui va bientôt s'occuper de la coordination des différentes activités et met en place l'aspect participatif et coopératif du projet (échanges de savoir, collaboration avec d'autres projets ayant la même

---

<sup>6</sup> Les informations de cette section ont été trouvées sur le site de la coopérative Graines de Vie : <http://www.grainesdevie.coop/>

philosophie, formations,...). Par ailleurs, Hermann a souhaité aller plus loin en imaginant valoriser une partie de sa production de céréales directement dans son village. Le projet d'une boulangerie est alors lancé avec Caroline, une nouvelle collaboratrice (il faudra du temps pour lancer cette activité, qui ne se concrétisera qu'en 2016). En août 2014, la forme coopérative de Graines de Vie est adoptée et est née de la combinaison de tous ces acteurs et de la nécessité de se doter d'une structure juridique permettant la mutualisation d'outils tant au niveau matériel que humain. La coopérative Graines de Vie revendique ainsi d'être une structure facilitant la diversité de petits projets visant à retrouver le lien qui unit l'homme à sa terre.

Le potager, quant à lui, produit, sur une surface de moins d'un hectare, de très nombreuses variétés de fruits et légumes, certifiés bio. Environ 44 sortes de légumes, et une large gamme de petits fruits et aromates : choux verts, brocolis à jet, laitues, origan, fraises, framboises, groseilles, sauge, carottes, poireaux, thym, orties, oignons, etc. Des arbres fruitiers variés, encore jeunes, parsèment la parcelle, entre les planches et les buttes de culture permanentes<sup>7</sup>. Tout le travail effectué au sein du maraichage est manuel (avec l'aide d'outils adaptés). Au bout de la parcelle se trouvent des ruches qui n'appartiennent pas à Graines de Vie, mais aux « Ruchers de Loucoline ». L'apiculteur (que je n'ai malheureusement jamais pu rencontrer) et le potager opèrent ainsi un échange gagnant : l'apiculteur est ravi de partager ses savoirs, les abeilles participent à la pollinisation des cultures et elles bénéficient d'un environnement sain et de nombreuses sources de pollen (voir photo à la page suivante).

Le potager est géré et entretenu par Alexandre, un jeune homme d'une trentaine d'années, qui avait commencé des études en agronomie, avant de se diriger rapidement vers une formation en agriculture biologique<sup>8</sup>, puis en permaculture (en Belgique et à l'étranger). Il travaille chez Graines de vie en tant qu'indépendant depuis 2011. Par ailleurs, de nombreuses personnes sont présentes à ses côtés: il est très souvent accompagné de son épouse, Evelyne (qui s'occupe de leur micro-pépinière, « Les Paysages comestibles »<sup>9</sup>) et de son fils de trois ans, Mattéo ; il reçoit

---

<sup>7</sup> Une planche de culture est une surface de terre cultivée. Elle peut-être surélevée afin d'être plus haute que les allées, auquel cas elle est tout simplement appelée une butte de culture. A l'intérieur de la planche ou de la butte, il y a des rangs, des lignes de légumes. Les espacements des légumes sur une même planche et la largeur des planches sont choisis selon les contraintes de la ferme.

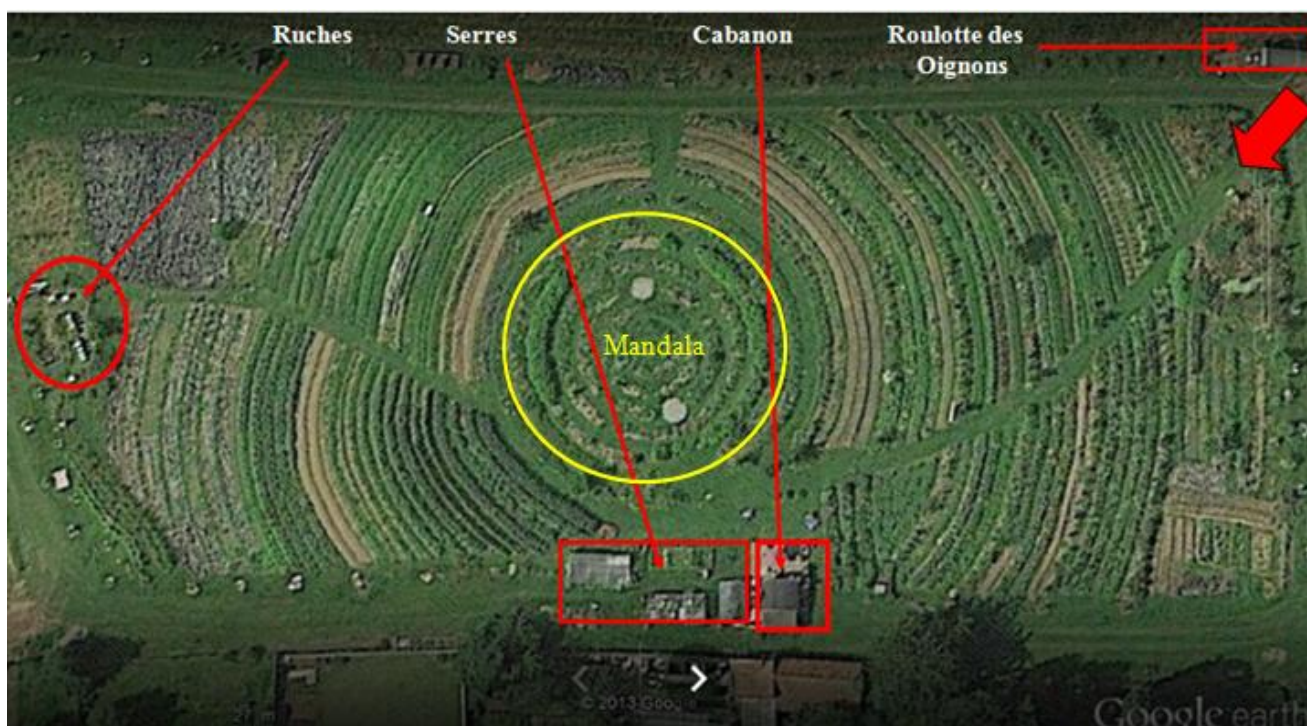
Le fait que ces planches et ces buttes soient permanentes implique que celles-ci restent exactement aux mêmes endroits d'année en année. Cette méthode a de nombreux avantages. En effet, en maraichage, les nombreux passages dans les allées (à pied, et *a fortiori* en tracteur) sont fréquents (plantation ou semis, désherbage, entretien, récolte), ce qui compacte le sol. Lorsque les sols sont « lourds » (c'est-à-dire d'une composition qui ne favorise pas l'aération du sol), comme c'est le cas au potager Graines de Vie, l'utilisation de planches permanentes est la seule façon de diminuer le travail du sol tout en évitant les impacts négatifs de la compaction. C'est aussi l'une des seules façons de produire des légumes en sol très lourd, car ce dernier reste meuble là où poussent les légumes. (La France et Maynard, 2007).

<sup>8</sup> Formation dispensée par l'asbl Crabe.

<sup>9</sup> Cette micro-pépinière produit des plants de fruits et légumes qui sont revendus à des magasins de jardinage. C'est essentiellement Evelyne qui s'en occupe. Concrètement, cette micro-pépinière se matérialise sous la forme de deux petites serres remplies de pots disposés sur plusieurs niveaux. Evelyne passe ses journées à faire des semis, arroser, étiqueter, etc.

parfois l'aide de stagiaire(s) et de bénévoles (qui viennent de manière sporadique) ; et enfin, il accueille plusieurs fois par semaine « Nos Oignons » (du nom de l'asbl), un groupe de personnes fréquentant des instituts de soins en santé mentale, afin de partager les savoirs et savoir-faire liés au travail de la terre<sup>10</sup>.

Enfin, les produits du potager sont vendus sous la forme de paniers que les consommateurs commandent quelques jours à l'avance et se procurent soit sur place, à Néthen, soit via les points de dépôts des groupements d'achat solidaire<sup>11</sup> de la région. La composition des paniers se fait chaque semaine, selon les légumes disponibles au potager. La saison de production s'étale de début mai à fin novembre. Des paniers sont cependant vendus toute l'année, avec des légumes provenant d'autres producteurs locaux ou d'une centrale de producteurs (Interbio). Ces autres sources sont également mobilisées pour remplir les paniers lorsque la production du potager est insuffisante.



*Vue aérienne du potager Graines de Vie (Néthen, Belgique – source : Google Earth). L'entrée est indiquée par la grosse flèche rouge.*

<sup>10</sup> Avec « Nos Oignons », c'est un échange dit « win-win », puisque le matin, le groupe participe aux tâches du potager et l'après-midi les participants prennent soin d'une parcelle laissée à leur disposition et pour leur propre usage.

<sup>11</sup> Les groupements d'achat solidaire sont des groupes de personnes qui s'engagent collectivement à acheter leurs produits à un producteur local pour une saison. Il s'agit généralement de 10 à 20 familles qui se retrouvent chaque semaine en un lieu de dépôt choisi par elles pour réceptionner les légumes livrés par le producteur. Les membres du GAS n'ont alors plus qu'à répartir les différents légumes dans leurs paniers. La composition de celui-ci varie à chaque livraison, en fonction de la saison.

### 2.2.2. Un terrain semé d'embûches

A la fin du mois de février, j'avais donc enfin trouvé mon terrain ethnographique. Mais les difficultés se sont malheureusement accumulées au fil des semaines, m'empêchant finalement d'effectuer toutes les observations que j'aurais aimé réaliser. Tout d'abord, alors que nous avions convenu que je pourrais commencer à venir au potager à partir de la mi-mars, je n'ai plus réussi à joindre Hermann jusqu'à la fin mars, mes e-mails et coups de téléphone restaient sans réponse. Car avant de me rendre concrètement au potager, Hermann m'avait proposé de venir me présenter aux membres de la coopérative lors de l'une de leurs réunions, ce qui devait aussi me permettre de rencontrer le maraîcher, Alexandre, et de pouvoir m'arranger avec lui pour démarrer mon travail. Finalement, ce n'est qu'en date du 4 mai que je peux venir me présenter à la réunion de la coopérative, et enfin prendre contact avec le maraîcher. Je suis accueillie chaleureusement par ce dernier et nous convenons que je le rejoindrai sur son lieu de travail dès le 6 mai. Les trois premières semaines se déroulent à merveille, je me rends à Néthen trois fois par semaine, du matin à la fin d'après-midi, selon les horaires d'Alexandre (qui travaille de 8h à 16h, du lundi au vendredi, mais n'est pas présent au potager tous les jours puisqu'il doit s'occuper de confectionner les paniers de légumes et faire les livraisons).

Les doutes méthodologiques et les contraintes pratiques (principalement le trajet, car pour me rendre au potager, il me faut 1h30, en prenant deux trains et marchant 30 minutes) se révèlent plus importants que je ne l'avais cru. Mais un nouvel imprévu va venir perturber, une fois encore, le déroulement de ce terrain ethnographique rocambolesque. La grève intermittente prolongée de la SNCB de la fin du mois d'avril à la fin du mois de mai a fortement perturbé mes déplacements, ne me permettant de me rendre à Néthen que cinq journées sur cette longue période. Une fois la circulation ferroviaire rétablie normalement, c'est au tour du climat de me jouer des tours : pendant près de trois semaines au mois de juin, les pluies et orages ont été incessants, empêchant quasiment Alexandre de travailler au potager. Il m'avait prévenu : il ne servait pas à grand-chose de venir les jours de mauvais temps, puisque qu'il ne pouvait presque rien faire comme travail maraîcher et qu'en outre il n'y a qu'un petit chalet de jardin de deux mètres sur deux pour tout abri. De plus, en cas de temps pluvieux, la plupart des êtres humains et non-humains attendent sagement à couvert que les conditions soient meilleures : à quoi bon, dans le cadre de ce mémoire, venir observer, seule, la pluie qui tombe ? Encore trois semaines de perdues... A la fin du mois de juin, le temps s'améliore un peu, et le lundi 20 juin, me revoilà sur le potager. Deux semaines intensives d'observation étaient prévues au programme. Elles n'auront jamais lieu, puisque le mardi matin, je suis prévenue par Alexandre qu'il est malade et ne viendra pas travailler ce jour. Le lendemain matin, il m'annonce qu'il est en congé maladie pour deux semaines. Quelques jours plus tard, je reçois un e-mail où Alexandre m'explique qu'il ne travaillera plus chez Graines de Vie. Qu'allais-je faire ? Retourner au potager sans



Alexandre, sachant que la gestion a été reprise par des bénévoles ? Il ne me restait plus que deux semaines libres pour les observations sur le terrain, qu'allais-je être en mesure d'observer avec ces nouvelles personnes (probablement venant au gré de leurs disponibilités, et donc souvent différentes) ? J'ai finalement pris la décision d'arrêter définitivement mon terrain à ce moment-là. J'avais espéré pouvoir réaliser un entretien enregistré avec Alexandre lors de ces deux dernières semaines. C'était encore une possibilité qui tombait à l'eau. Je lui ai donc envoyé un e-mail avec quelques questions écrites et dans un premier temps, il semblait disposé à y répondre (« Je répondrai à tes questions avec plaisir », m'avait-il écrit) mais je n'ai jamais reçu de réponse.

Je n'aurais jamais imaginé que le terrain ethnographique de mon mémoire se déroulerait d'une telle manière. Un réel parcours du combattant, un chemin semé d'embûches...avec des conséquences importantes sur ce mémoire. En effet, même en essayant d'exploiter au mieux les données ethnographiques récoltées, il m'a été difficile d'explorer *pratiquement* le sujet. Bien moins qu'un réel travail d'approfondissement ethnographique, ce sont donc plutôt des pistes réflexives (sur base de mes lectures et raisonnements) que je proposerai ici, qui ont soit émergé du terrain, soit été modifiées et enrichies par celui-ci.

### 2.3. Construction de la problématique et de la méthodologie

Que se passe-t-il donc au potager ? De façon générale, comment le maraicher travaille ? Qui sont les « espèces auxiliaires » ? Comment le paysan est-il en lien avec ces espèces ? Quel est ce lien ? Et, avant tout, comment observer ce lien ? Ce sont là quelques-unes des questions qui n'ont cessé de se poser à moi, tout au long de ce travail, depuis le germe d'idée de ce sujet, jusqu'à la rédaction de ces lignes. La dernière d'entre elles, « comment observer ce lien ? » est très vite devenue la première à s'imposer, tant l'appréhension de ce type de réalité me semblait un grand pas dans l'inconnu. Et si la question me semblait déjà importante avant de commencer mon terrain, elle m'est bien apparue primordiale dès les premières journées au potager Graines de Vie. Comment une anthropologue pouvait observer des oiseaux et insectes en tout genre ?

#### 2.3.1. Un regard spécifique sur les animaux

Même si les études des relations homme-animal sont aujourd'hui assez nombreuses, et que de nombreux anthropologues se sont penchés sur ces questions, rares sont encore les recherches qui s'intéressent aux relations pouvant exister entre des humains et des non-humains autres que des (grands) mammifères, des animaux de compagnie ou d'élevage. Etudier, en anthropologie, les relations entre un être humain et des insectes ? Entre un être humain et des oiseaux ? L'idée peut paraître étrange, voire non-pertinente, à beaucoup. Et pourtant, c'est bien ce qui m'a intéressé dans ce travail. Outre les encouragements de ma promotrice, seuls deux travaux m'ont

réellement confortée dans la pertinence de ce choix : l'article publié dans la revue *Terrain* de Stéphane Rennesson, Emmanuel Grimaud et Nicolas Césard intitulé « Le scarabée conducteur. Le jeu de *Kwaang*, entre vibration et coopération » (Renesson, Grimaud et Césard, 2012), et un brouillon d'article rédigé par Germain Meulemans, doctorant en anthropologie, et intitulé « A proletariat of diggers. Worms as engineers in practices of soil construction » (Meulemans, 2015). Dans ces articles apparaît un réel désir de donner une place aux animaux, de les percevoir comme des êtres pleins et actifs, y compris des animaux sur lesquels l'être humain n'a pas un contrôle direct, comme c'est le cas du ver de terre ou du scarabée. Ainsi, l'on peut dire qu'ils s'inscrivent dans la même perspective qu'Eric Baratay lorsqu'il explique (en particulier pour l'histoire, mais cela peut parfaitement se transposer en anthropologie) :

« Mon entreprise se démarque donc de l'histoire humaine des animaux, trop fondée sur une représentation fautive ou partielle non seulement de l'animal, conçu comme un objet transparent sur lequel s'exerceraient sans conséquence les représentations, les savoirs, les pratiques des humains, mais aussi un couple homme-animal, envisagé comme un binôme sujet-objet, regardant-regardé, agissant-subissant, actif-passif. [...] Il y a nécessité d'insister [...] sur l'influence des animaux dans la relation avec les hommes, sur leur véritable rôle d'acteur, d'autant que leurs gestes, leurs comportements, leurs sociabilités, leurs « cultures » (comme l'évoquent des éthologues récents) sont devinés, perçus, estimés par les hommes sur le terrain, et qu'ils réagissent, agissent, pensent en conséquence. L'animal vivant ne peut plus être un trou noir de l'histoire. » (Baratay, 2012 : 29-30).

Même si Eric Baratay s'intéresse principalement aux grands mammifères tels que le cheval ou le chien, sa réflexion peut pertinemment s'étendre à toutes les autres espèces. Considérer l'être non-humain comme un être actif dans sa relation à l'homme, dans le lien qui existe entre l'homme et lui, c'est lui accorder une réelle place dans la vie des êtres humains. Ce sont des êtres qui comptent, d'une manière ou d'une autre dans la vie des êtres humains. Ils peuvent compter de manière extrêmement directe et prégnante, comme c'est le cas d'un animal de compagnie, ou de manière très indirecte mais avec pourtant des « effets » sur la vie de ces mêmes êtres humains, comme c'est le cas, c'est ce que je soutiens, dans le sujet abordé par ce travail. Les animaux agissent et réagissent au sein d'un même environnement général que celui des êtres humains. Les uns et les autres font partie et façonnent ensemble un même environnement global. Consciemment ou non, les actes des uns ont des « effets » sur les actes des autres et inversement. Le travail et les conceptions du maraicher influencent la vie et le comportement des « espèces auxiliaires », tout comme ces dernières influencent le travail, et probablement les conceptions, du maraicher. C'est en tout cas ce que j'ai perçu au potager Graines de Vie, et c'est ce dont j'essaierai de rendre compte dans ce travail.

Il y a bel et bien des liens, des histoires dans lesquelles les uns et les autres sont plongés *ensemble*, et c'est pourquoi il me semble absolument pertinent de m'intéresser, dans le cadre d'un mémoire en anthropologie, la « science de l'homme », à des êtres non-humains telles que le sont les animaux qui sont désignés sous le terme d' « espèces auxiliaires ».

### 2.3.2. Une problématique enfin formulée

Cette conception des choses selon Baratay est ainsi celle que j'ai essayé d'adopter. Elle a même été au centre de mes réflexions : comment appréhender cette part active de l'animal non-humain dans la relation à l'humain, et plus particulièrement ici, de l'oiseau, de l'insecte, du petit mammifère ? En réalité, il s'agit là de l'enjeu central de ce mémoire, dont la problématique est finalement la suivante : comment penser et appréhender la relation entre humains et espèces auxiliaires dans le cadre d'une activité professionnelle de maraichage en permaculture ? Cette question invite à trouver des outils pour rendre visible l'invisible, pour voir ces relations qui, par trop indirectes, par trop ténues, par trop en-dehors des histoires que nous nous racontons d'habitude, semblent ne pas exister. C'est ici, en proposant des pistes, des outils conceptuels, que j'espère amener, avec les mots de Donna Haraway, « des arguments et des histoires qui puissent s'appliquer aux mondes dans lesquels nous pourrions un jour être amenés à vivre » (Haraway, 2010 : 11). En essayant de voir ces relations aujourd'hui presque invisibles, en proposant des pistes pour raconter une autre histoire, c'est l'animal non-humain qui entre dans la danse, et en change la chorégraphie ; c'est une nouvelle histoire, qui ne « correspond » pas aux schémas narratifs ordinaires mais en crée d'autres, où davantage d'êtres existent et interagissent, ou autrement dit encore, un nouveau « récit de cohabitation, de coévolution et de socialité interspécifique incarnée » (Haraway, 2010 : 12).

### 2.3.3. Une première réflexion : la classification en « espèce auxiliaire »

Une des premières observations marquantes à laquelle mon terrain m'a mise en présence est la différence de comportement du maraicher envers les différentes espèces animales présentes sur le potager. Certaines ont droit à un traitement de faveur, alors que d'autres ne sont pas les bienvenues, et sont parfois même « haïes » (comme par exemple, la limace<sup>12</sup>) :

---

<sup>12</sup> Les limaces sont très souvent considérées comme une espèce nuisible. Pourtant, elles sont loin de pouvoir être réduites à cette catégorie, car dans la nature, chaque être a un rôle à jouer au sein de la communauté biologique, en interaction avec les autres organismes vivants. Elles jouent ainsi un rôle primordial dans l'écosystème dont elles font partie. En effet, les limaces, grâce à leur mucus et à leur activité ont une action favorable sur le sol, qu'elles aèrent, lient et hydratent. Elles aident en outre à recycler efficacement la matière organique et favorisent par là-même l'assimilation des nutriments dans le sol. Elles adorent les végétaux flétris ou en fin de vie et luttent ainsi contre le développement d'éléments potentiellement pathogènes qu'elles convertissent en matière organique prête à être transformée par les micro-organismes présents dans le sol. Elles sont aussi capables de digérer la cellulose présente dans les plantes ligneuses, elles la restituent ensuite sous la forme de carbone et d'eau. Certaines limaces se

### Extrait de carnet de terrain n°2

Je m'occupe de déplacer de la paille pour protéger deux lignes d'oignons. Julie, une bénévole, me rejoint. Alexandre est sur la parcelle juste à côté, en train de fraiser le sol. Alexandre s'exclame : « Rrrraah, je les déteste ! » et lance un grand coup de pied sur le sol, écrasant rageusement quelque chose du talon. Il voit que je le regarde en souriant, je lui demande : « Eh ben, j'aimerais pas être à sa place. C'est qui que tu détestes comme ça ? ». Il me répond : « Pfff, les limaces, y'en a trop, elles sont partout, je les déteste vraiment tu sais ». [...] Alors que nous avons fini et nous redirigeons vers le cabanon, Alexandre m'interpelle me montre un rapace dans le ciel au-dessus d'une petite prairie jouxtant le potager. « Ca, c'est un auxiliaire ! ». Je réponds « Ooooh, ah oui, ça c'est sûr ! ». Alexandre poursuit en m'expliquant qu'ils ont beaucoup de rongeurs au potager, ce qui est plutôt embêtant. (Néthen, mercredi 06/04/2016)

Pour Alexandre, la liste claire<sup>13</sup> des espèces auxiliaires (celles dont il m'a fait part) est la suivante : vers de terre, coccinelles, rapaces, hérissons, abeilles, bourdons, micro-hyménoptères, mésanges, carabes. La classification dans l'une ou l'autre catégorie, espèce « nuisible » ou « auxiliaire », a, comme on le voit dans l'extrait ci-dessus, une influence sur la vie des ces animaux, au sens premier du terme. Cela peut sembler être une évidence, mais prendre conscience de la pleine mesure de l'importance d'une catégorisation (ici, pour la limace, le droit de vie ou de mort) amène à se rendre compte des liens extrêmement forts et puissants qui peuvent lier les uns et les autres, qu'ils soient humains ou non-humains. Et les animaux répondent, bien plus qu'il n'est communément admis, aux classifications humaines à leur égard, souvent même jusque dans leur chair. Les mots de Donna Haraway sont extrêmement justes, puisque c'est bien à une « co-évolution incarnée » (Haraway, 2010 : 12) que nous avons affaire.

Ces classifications, qui apparaissent souvent comme évidentes, sont toujours des points intéressants à interroger. En effet, l'évidence se brouille déjà lorsqu'on se rend compte que certains animaux peuvent se trouver dans la catégorie « auxiliaire » *et* dans la catégorie « nuisible », selon l'époque de l'année. Ainsi, un étourneau est un auxiliaire très utile – et même protégé en Europe de l'Est – au moment de la nidification car il débarrasse le potager de nombre

---

nourrissent aussi de champignons mais ne digèrent pas leur mycélium, elles permettent ainsi leur reproduction dans un sol adapté (comme c'est le cas, par exemple, pour la truffe). Le mucus que les limaces produisent pour se déplacer composé d'eau, de protéines et de sucre permet au sol de conserver son équilibre en maintenant l'humus, l'argile et le limon ensemble. Ajouté à leurs excréments, ce mucus permet d'activer la vie du sol. Outre leur utilité pour le sol et la micro-flore, les limaces constituent aussi un repas de choix pour certains auxiliaires du jardinier comme les hérissons, les serpents, les nématodes, les staphylins, les lézards ou les oiseaux. (sources : 1. « Les limaces, amies du jardinier », dans *Au jardin.info* [en ligne], URL : <http://www.aujardin.info/fiches/limaces-amies-jardinier.php> - consulté le 20 juin 2016 ; 2. « Les limaces » (fiche technique), dans *Adalia* [en ligne], dossier n°3, juillet 2004, URL : <http://www.adalia.be/files/pdf/Dossier%20n3-Leslimaces.pdf> - consulté le 20 juin 2016).

<sup>13</sup> Certaines espèces, que je n'ai pas mises dans cette liste, sont tantôt considérées comme auxiliaires, tantôt considérées comme nuisibles. Je reviens sur ce point un peu plus loin dans le texte.

de vers gris ou blancs, larves de tipule<sup>14</sup>, chenilles en les chassant et les ramenant au nid pour ses petits. Mais il devient nuisible quand il s'intéresse de trop près aux cerises (Pépin et Chauvin, 2008 : 80). Alors, auxiliaire ou nuisible ? Au potager Graines de Vie, ce sont les choucas à qui ce constat peut être appliqué :

**Extrait de carnet de terrain n°3**

Je remarque des tuyaux semi-rigides d'environ 80 cm sont plantés dans le sol, par un de leurs deux bouts. Ils sont agités par le vent. Je demande à Alexandre :

- Ah tiens, c'est bizarre tous ces tuyaux, ils servent à quoi ?
- Oh, c'est pour éloigner les oiseaux. Parce que là, tu vois, j'ai semé des pois y a pas longtemps. Sinon c'est mangé tout de suite.

**(Néthen, vendredi 08/04/2016)**

Mais nulle part ailleurs il n'y a de ces tuyaux. Les choucas sont omniprésents et ne semblent pas gêner Alexandre en-dehors de cette planche de pois. Lorsque je lui demande si ce sont des auxiliaires, sa réponse est vague : « Oh, pas vraiment... mais un peu quand même finalement parce qu'ils mangent des insectes et des limaces... Alors ouais, un peu quand même ». Ce « un peu quand même » montre bien à quel point la frontière est poreuse entre l'auxiliaire et le nuisible. Finalement, rares sont les animaux qui sont exclusivement classés dans une seule catégorie. En effet, dans les chiffres, il apparaît par exemple que sur les 273 espèces d'oiseaux nichant en France, moins de dix posent de réels problèmes aux cultures (Jay : 2010). Ainsi, la plupart peuvent être un peu « gênants » à certains moments et franchement « bénéfiques » la plupart du temps. En réalité, ils n'ont que faire des considérations humaines : voilà pourquoi transgresser la frontière que l'humain a tracé entre les « bons » et les « mauvais » comportements n'a pas grande importance pour eux... Difficile de mettre le vivant dans des cases. Et pourtant, ces cases, ces catégorisations ne sont pas anodines.

Cette question des classifications a attisé l'intérêt de nombreux chercheurs. L'un d'entre eux est Ian Hacking, un philosophe des sciences. Ce dernier distingue les classifications humaines des classifications naturelles. En s'interrogeant sur les effets des classifications des personnes atteintes de pathologies mentales, sa réflexion est la suivante : des individus sont classés (par exemple : personnalité multiple ou schizophrène) et cela influence leur comportement, ce qui, par la suite, influence la classification elle-même. Ainsi, ces classifications sont dynamiques et interactives. C'est ce qu'il appelle l'effet de boucle des classifications humaines, qu'il oppose aux classifications des sciences naturelles, qui, elles, n'auraient aucun effet sur leur objet qui ne serait pour sa part nullement affecté par la manière dont il est classifié. Dans ce dernier cas, les choses et les classifications n'interagissent pas, elles sont indifférentes (Hacking, 2001). Sur ces bases, une réflexion peut être lancée : les animaux, classiquement étudiés par les sciences

<sup>14</sup> La tipule est une araignée d'eau, plus connue en Belgique sous le nom de « cousin », et dont les larves vivent dans le sol et se nourrissent des racines des plantes.

naturelles, ne sont-ils pas affectés par leur classification ? Si l'animal est perçu par les sciences « dures » en tant qu'objet, il ne devrait posséder qu'une vérité absolue, et donc être, quelle que soit sa classification, ce qu'il est *toujours*. Puisque, comme l'explique Isabelle Stengers, en sciences « dures », les objets semblent « vrais » définitivement. Mais en réalité, comme l'explique la philosophe, tout objet de science est construit « relativement aux moyens de mise à l'épreuve, mais aussi aux rapports de forces qui prévalent à un moment donné, ou qui s'organisent autour [de lui] » (Stengers, 1992 : 19). La proposition que cet objet de science représente, dont cet objet témoigne, n'est qu'une interprétation parmi d'autres. Et la raison de ce semblant de vérité absolue est qu'ils sont devenus des « boîtes noires » que nul n'a, en pratique, les moyens de contester. L'interprétation qu'ils incarnent a fait consensus parmi la « communauté scientifique ». Ils sont validés, ils sont classifiés. Cependant, toutes les autres interprétations n'ont pas disparu pour autant. La classification a au moins l'effet sur ces objets de ne plus leur offrir la possibilité d'exprimer *quelque chose d'autre*. Pourtant, les objets/sujets du monde ont beaucoup de choses à raconter et beaucoup de manières de le faire. En effet, que dire des objets/sujets vivants, comme par exemple les animaux ? Lorsqu'on qualifie une vache de « vache à lait » ou « vache à viande », cela n'a-t-il pas un effet sur elle ? Ne répond-elle pas à cette classification ? La vie quotidienne de ces deux « types » de vaches est complètement différente. Alors que la vache à lait est astreinte toute sa vie à souffrir de ses pis, véritables usines à lait, constamment en train de produire du lait, traits plusieurs fois par jour par des machines, souvent infectés et douloureux et ne connaissant pas la succion du veau (puisque celui-ci est soit nourri artificiellement, soit envoyé à l'abattoir) ; la vache à viande est quant à elle gavée de nourriture enrichie, mais elle connaît et vit avec ses petits. Elles sont également différentes dans leur chair, du fait de la sélection exercée par les êtres humains. Comme l'explique Eric Baratay :

« Les zootechniciens définissent ainsi les “beaux” animaux adaptés aux emplois, en particulier au niveau des organes les plus sollicités, qui doivent être bien développés : membres et sabots pour les chevaux, pattes pour les chiens, mamelles pour les vaches laitières, etc. [...] Dans la pratique, les critères de bonne adaptation aux emplois sont imposés aux bêtes dès la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, car ils conditionnent les rendements économiques. Le premier rôle est tenu par les marchands, qui cherchent les bons animaux, et par les éleveurs qui répondent à leur demande. » (Baratay, 2012 : 79).

Les animaux d'aujourd'hui ne sont pas, biologiquement, les mêmes qu'hier. Et ce processus de transformation s'opère dès le néolithique, avec les premières domestications. Les catégorisations de l'homme ont bel et bien affectés les animaux, jusqu'au plus profond de leur être. Ils ne sont cependant pas totalement inertes face aux actions de l'homme, favorisant certaines combinaisons génétiques, résistant à d'autres (Baratay, 2012 : 72). Cela étant dit, peut-

on envisager qu'il y ait un « effet de boucle » de ces classifications ? Peut-on imaginer que des animaux, influencés par ces classifications, aient en retour modifié ces dernières ? En reprenant l'exemple de la vache, la question est la suivante : la catégorie « vache à lait » a-t-elle été modifiée dans le temps par les vaches elles-mêmes ? Une vache comme la villarde produisait en moyenne cinq litres de lait par jour au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Au début du XX<sup>ème</sup>, elle en produisait vingt litres par jour (Baratay, 2008 : 60). La modification est impressionnante. Une vache considérée comme bonne laitière hier, telle que l'était la villarde, ne serait pas considérée comme telle aujourd'hui. En effet, aujourd'hui, une vache laitière produit environ vingt-cinq litres de lait par jour (Cuvelier et Dufrasne, 2015 : 62), avec ses cinq litres par jour, la villarde peut sembler ridicule. Mais suite aux sélections humaines, la villarde donne aujourd'hui une vingtaine de litres de lait par jour, se rapprochant des canons actuels. La catégorie « bonne laitière » a donc changé, en quadruplant (au minimum) la mesure sur laquelle elle se base. Ne peut-on pas estimer qu'il y a là une sorte d'effet de boucle de la classification ? La catégorie « laitière » a modifié, au moins physiquement, les vaches auxquelles elle est attribuée (qui ont produit de plus en plus), qui ont elles-mêmes changé la catégorie (qui se base sur des chiffres de production bien plus importants qu'hier). Une sorte d'effet de boucle, non ?

Il me semblait intéressant de me demander : en est-il de même avec la catégorie « espèce auxiliaire » ? Peut-on imaginer qu'il y ait un effet de boucle ? Dans un premier temps, il apparaît que cette catégorisation peut avoir un effet sur le comportement des animaux : le potager est devenu un lieu de vie pour de très nombreux insectes, qui, s'ils avaient été considérés comme nuisibles, n'y auraient pas trouvé un lieu accueillant (l'agriculteur qui ne veut pas de ces insectes met en place des techniques pour les chasser ou les tuer, comme par exemple des pesticides ou l'utilisation, justement, d'espèces prédatrices auxiliaires). Dans le temps long, celui de la domestication, on peut envisager qu'il y ait une modification physique de ces animaux (voire même la disparition de certains). Dans le temps court aussi : par exemple, des insectes « nuisibles » se sont adaptés aux insecticides utilisés contre eux (Tabashnik, Brévault et Carrière, 2013). Dans un second temps, il convient maintenant de se demander si cet effet de boucle est présent. La catégorie « espèce auxiliaire » est-elle changée par les animaux ? La réflexion sur la catégorie opposée, celle de « nuisible »<sup>15</sup>, semble plus facile. Les pressions exercées sur eux sont telles que ces espèces sont forcées de changer profondément, physiquement ou comportementalement, pour survivre, changeant par là même, la catégorie qui s'applique à eux. Pour les espèces auxiliaires, ma réflexion reste en cours. Pour l'instant, je ne perçois pas d'effet de boucle. C'est une réflexion non encore aboutie. Il me semblait cependant

---

<sup>15</sup> Voir notamment à ce sujet : Mougénou Catherine et Roussel Laurence, 2006, « Peut-on vivre avec le ragondin ? Les représentations sociales reliées à un animal envahissant », dans *Natures Sciences Sociétés*, n°14, pp. S22-S31 ; ou encore Mougénou Catherine et Strivay Lucienne, 2011, *Le pire ami de l'homme. Du lapin de garenne aux guerres biologiques*, Les Empêcheurs de penser en rond.

intéressant de la partager le cadre de ce mémoire car elle amène à s'interroger sur les liens qui se tissent entre les êtres, et les « effets » qui les accompagnent.

Enfin, en rebondissant une dernière fois dans ce raisonnement, une question émerge : et le classificateur (individuel et collectif), n'en est-il pas changé lui aussi ? La boucle pourrait-elle l'englober à son tour ? Car jusqu'ici, l'interrogation se centrait sur le « catégorisé » et pas le « catégorisant ». Or, l'un et l'autre sont fortement unis dans ce processus de transformation mutuelle, comme l'explique limpide Vinciane Despret au sujet de la domestication (qui met donc en jeu la catégorie « domestique », que l'on oppose à celle de « sauvage ») : « La domestication implique qu'hommes et animaux se soient mutuellement transformés dans le processus long qui conduit à fabriquer des humains domesticateurs et des animaux domestiqués » (Despret, 2014 : 47). La philosophe belge parle ainsi d' « anthropo-zoo-genèse ». A ce propos elle explique : « Si vivre avec les hommes transforme les animaux, vivre avec les animaux transforme les humains. C'est là le sens complet de l'expression “anthropo-zoo-genèse” que je proposais : chacun, homme et animal, participe à la création de l'identité de l'autre » (Despret, 2004 ; 13). Ce même processus est également décrit par la philosophe étasunienne, Donna Haraway, lorsqu'elle parle de « coévolution », et même, de « symbiogenèse » (Haraway, 2010 : 40). Reprenant le concept de symbiogenèse développé en biologie, et prenant l'exemple canin qui lui est si cher, Haraway soutient que l'histoire du chien aux côtés de l'homme n'apparaît intelligible que sous la forme d'une « symbiose » par laquelle l'identité du chien se co-constituerait en fonction de l'être humain et de ses représentations. La notion de « symbiogenèse » permet donc de mettre en évidence une co-existence complexe aux agencements fortement entremêlés (Vicart, 2014 : 326).

Sous cet angle, les oppositions homme/animal, sujet/objet, actif/passif, culture/nature sont une fois encore embrouillées, amenant à voir d'autres liens, d'autres histoires. Et pour ce qui est du potager Graines de Vie, il ne nous en apparaît que bien plus foisonnant encore de vie et de récits encore inconnus. Mais comment les appréhender ?

#### 2.3.4. Une méthodologie bricolée

Dans ce point particulièrement important, je vais exposer en quelques dizaines de lignes la manière dont j'ai réalisé mon terrain. En anthropologie comme dans toute autre discipline, il s'agit d'être clair et transparent sur ce point, c'est donc ce que je vais m'efforcer de faire ici.

Ne sachant pas vraiment par quel bout commencer, je me suis appuyée dans un premier temps sur ce qui, me semble-t-il, est un des fondements de la démarche anthropologique : prendre le temps de, peut-être, se laisser surprendre, se laisser aller à se laisser surprendre, et puis, retrouver ses yeux d'enfants curieux, cet étonnement devant les choses. C'est, du moins, ce que j'ai essayé de faire. Dans les pas de Colette Pétonnet, j'« observai flotamment », ou je



flottai en observant, bref j'appliquai sa méthode de l'observation flottante, restant vacante et disponible, ne mobilisant mon attention sur aucun objet précis, la laissant flotter jusqu'à ce que l'une ou l'autre chose m'apparaisse pertinente (Pétonnet, 1982 : 39). Que se passait-il là, autour de moi ? Qui était présent ? Qui faisait quoi, avec qui et comment ? Bien évidemment, mon attention était orientée vers le travail d'Alexandre et toutes les espèces animales présentes, mais en-dehors de cette orientation très large, mon regard flânait, papillonnait au gré de ce qui se déroulait. Dans cette perspective, c'est de manière volontaire que je n'ai pas réalisé d'entretien formel avec Alexandre (j'imaginai le faire un peu plus tard, l'occasion ne s'est cependant jamais présentée). Je ne voulais pas, dès le départ, poser mes cadres d'analyse avec mes questions. Celles-ci devaient, selon moi, découler du terrain et des réflexions que j'aurais construites pendant ce terrain. C'est donc en fin de terrain que j'aurais aimé clarifier, approfondir certains points grâce à une interview que nous aurions réalisée en nous asseyant dans un endroit tranquille, en prenant un certain temps, en ayant préparé un guide d'entretien mûrement réfléchi. Malheureusement, cela n'a pas été possible et mes questions envoyées par e-mail sont, elles aussi, restées lettre morte.

A cette méthode de l'observation flottante, j'ai rapidement associé celle de l'observation participante, celle-ci me semblant tout indiquée pour comprendre la manière dont Alexandre travaillait. Partager le temps d'Alexandre, le temps du potager était indispensable pour essayer de comprendre comment les uns et les autres y vivaient et y tissaient des liens. C'est ainsi que j'ai travaillé de nombreuses heures aux côtés d'Alexandre, récoltant, repiquant, désherbant les plates-bandes, et lui posant des questions ponctuelles par-ci par-là. Par ailleurs, j'ai également pris du temps pour observer la vie du potager, sans forcément travailler avec Alexandre : j'ai ainsi passé, au total quelques heures, à observer Alexandre, mais aussi les ruches, à me balader dans le potager à la recherche d'espèces auxiliaires, à m'asseoir dans un coin avec mes jumelles et à regarder les oiseaux et leurs déplacements, que ce soit pendant la journée de travail (où plusieurs personnes sont présentes) ou en-dehors de ces heures, en fin de journée, seule. De cette manière, il m'a semblé que j'ai pu observer des dynamiques différentes au sein du potager. J'y reviendrai plus loin dans ce travail, puisque c'est une des façons, un des outils, que j'ai trouvés pour appréhender la relation entre le maraîcher et les espèces auxiliaires.

Dans un troisième temps, j'ai également décidé de me rapprocher d'une approche globale préconisée par Michel Agier, l'approche situationnelle :

« Du côté de l'anthropologie, plutôt que de chercher à isoler des faits de leur contexte pour en dégager des lois universelles (perdant ainsi tout ce qu'elle doivent à ces contextes, donc à l'histoire et à la géographie, et oubliant qu'il aurait pu en être autrement à d'autres moments et en d'autres lieux), l'analyse situationnelle fait porter l'ambition universaliste de l'anthropologie non pas sur un supposé inconscient structural ou collectif, mais sur les

processus, sur les conditions, les formes et les effets des dynamiques observées. » (Agier, 2013 : 123-124)

Cette approche m'a permis, elle aussi, d'aller au plus près du vécu d'Alexandre et de tous ces petits êtres qu'il côtoie régulièrement. J'ai ainsi toujours gardé à l'esprit qu'il ne s'agissait pas de n'importe quel maraichage, de n'importe quel maraicher ni de n'importe quels êtres non-humains, que les jours de la semaine n'étaient pas les mêmes, etc. Un travail de réflexion tout en particularité donc, mais sans jamais perdre de vue que l'universel se love au cœur du particulier... peut-être dans cette envie, cet élan curieux de la vie qui amène à aller vers et se lier aux autres ?

Ensuite, je me suis également inspirée du travail de Marion Vicart, et sa méthode de la « phénoménographie équitable ». Car tout comme elle, j'aimerais *montrer qu'il est socio-anthropologiquement possible et pertinent d'étudier les hommes et les animaux, en tant qu'ils sont chacun des êtres en situation, nouant des relations avec le monde et avec d'autres entités* (Vicart, 2014 : 24). Sa méthodologie s'appuie sur l'approche phénoménologique, qui insiste sur le lien important entre le comportement et la perception, soutient ainsi « qu'observer le comportement d'un animal permettrait de découvrir, même partiellement, ses perceptions et états mentaux » (Vicart, 2014 : 23). Par conséquent, Vicart tend à décrire des variations de phénomènes (d'où le nom « phénoménographie), du côté non-humain de la même manière que du côté humain (d'où l'adjectif « équitable »), les détails du vécu, les présences dans le détail. Ici, l'attention n'est donc pas particulièrement portée sur les « événements » de rencontre des humains avec les non-humains, mais bien la « consistance ordinaire » de ces vies. « En prenant pour critère méthodologique de ne plus uniquement focaliser notre attention sur le « noyau dur » de la situation – son enjeu de sens et de pertinence –, il devient possible de considérer la présence animale » (Vicart, 2014 : 47) en-dehors d'une interaction directe avec l'humain. La présence est la façon pour un individu d'être là, présent dans une situation. Marion Vicart développe alors l'idée qu'il existe différentes modalités de présence, d'existence. Dès lors, s'intéresser à la présence des êtres (humains et non-humains) dans leurs différentes modalités permet de (re)donner une réalité, un temps et un espace à chacun, bref, un quotidien, une manière d'exister (Vicart, 2014 : 51).

Il est cependant à noter que la méthodologie de Marion Vicart n'a pas été directement transposable sur mon terrain. J'ai donc dû l'ajuster, l'adapter aux particularités du potager de Graines de Vie. En effet, alors qu'elle étudie des chiens, qui sont des animaux fortement « dépendants » des humains avec qui ils vivent, bien souvent grandement contraints dans leurs déplacements et rythmes de vie, j'ai pour ma part pris en compte des animaux relativement libres de leurs mouvements, allant et venant à leur guise et ayant très peu (voire pas) de contacts directs avec les êtres humains. Avec ces espèces, Alexandre pratique ce que

André-Georges Haudricourt appelle l' « action indirecte négative », car « il n'y a jamais pour ainsi dire de contact brutal dans l'espace ni simultanéité dans le temps » avec ces êtres (Haudricourt, 1969 : 278). Il ne m'a dès lors pas été possible des les identifier de façon certaine, ni de suivre un individu particulier pendant de très longues durées. J'ai cependant conservé cet accent mis sur l'observation du quotidien des humains et non-humains, qui a ainsi été une base sur laquelle je me suis largement appuyée pour faire mon terrain ethnographique.

Finalement, c'est en alliant ces différentes approches, les propositions des uns et des autres que j'ai réalisé cette étude ethnographique. Une méthodologie bricolée donc... mais quoi de plus logique quand on s'intéresse au vivant en situation ?

### **3. Des outils pour appréhender les relations au sein du potager**

Cette troisième et dernière partie est divisée en deux grands points, correspondant aux deux angles d'analyse que j'ai adoptés pour tenter d'appréhender les relations au sein du potager. Dans un premier temps, je m'intéresse aux temporalités. Après être revenue brièvement sur la notion de temps, au singulier et pluriel, au temps unique et aux temps multiples, j'introduis le travail de William Grossin. Ce dernier, en posant les concepts de cadre temporel et de milieu temporel, permet de penser plus en détails les temps multiples. Avec d'autres auteurs, j'approfondis cette idée, pour ensuite tenter de rendre compte de certains de ces temps multiples, de certaines des temporalités qui s'entrecroisent au potager. Dans un deuxième temps, je propose une approche par l'espace. Comment penser cet espace ? Comment l'appréhender ? En m'interrogeant d'abord sur ce qu'est une relation, et en mobilisant les réflexions de Tim Ingold à ce sujet, j'en arrive à présenter la perspective que ce dernier appelle « résidentielle ». Cette perspective, qu'il oppose à celle qualifiée de constructiviste, permet de penser le potager avec tous ses êtres, et d'en faire les co-constructeurs du lieu. Pour terminer, je propose de chapeauté toutes ces considérations en les incluant dans le concept plus général de système complexe.

#### **3.1. Une approche par les temporalités**

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me pose la question, je sais ; si quelqu'un me le demande et que je veuille expliquer, je ne sais plus » (Saint-Augustin, *Les Confessions*, Livre XI)

Ces quelques mots de Saint-Augustin, qui datent pourtant de la fin du IV<sup>ème</sup> siècle, frappent tout autant par leur pertinence que par leur simplicité. Et la difficulté à expliquer un concept qui semble si familier est déroutante. Le temps est-il objectif ou subjectif ? Concret ou abstrait ? Absolu ou relatif ? Pour Aristote, c'est le « nombre du mouvement selon l'avant et l'après »

(Aristote, *Physique, Livre IV* ; cité par Dubar, 2008), c'est quelque chose du mouvement. Contrairement à Platon pour qui c'est une « modalité mobile de l'éternité » (Platon, *Timée* ; cité par Dubar, 2008), Aristote lie donc intrinsèquement le temps au mouvement : pas de temps pensable sans mouvement observé (Dubar, 2008). Mais ce temps pensé est pourtant « extérieur » à l'esprit qui observe : il est le temps du monde. Claude Dubar, en suivant l'argumentaire de Paul Ricoeur, se demande : « comment penser ce temps cosmologique externe sans faire appel à cette perception interne du temps intérieur (l'instant comme présent vécu) qui conditionne le lien entre temps et mouvement ? » (Dubar, 2008 : 3). En posant cette question, il met bien le doigt sur une contradiction, une aporie de cette conception du temps : s'il n'y a pas de sujet pour percevoir le temps, alors ce dernier n'est pas, il faut un esprit pour rendre le temps mesurable. A l'opposé, Saint Augustin, dans le livre XI des *Confessions*, le définit non à partir des observations externes mais à partir de l'expérience humaine. Selon lui il y a trois temps : « le temps du passé, c'est la mémoire ; le temps du présent, c'est l'attention et le temps du futur, c'est l'attente » (Vergeon, 2007 : 62 ; cité par Dubar, 2008 : 3). En réalité, passé et futur s'impriment au présent, qui dès lors devient triple : l'attente est le présent de l'avenir, la mémoire celui du passé et l'attention celui du présent. De cette façon, le présent, à la fois souvenir, attente et attention, est ainsi au cœur du temps subjectif, psychologique, vécu (Dubar, 2008 : 3). Avec Ricoeur, Dubar pose ici une autre question : « comment un temps purement interne peut-il exister en-dehors et indépendamment des mouvements extérieurs (ne serait-ce que ceux du corps qui dort, s'éveille, vit, perçoit) ? » (Dubar, 2008 : 4). En effet, un être percevant doit bien percevoir quelque chose pour que l'on puisse dire qu'il y a perception. Ainsi, il n'est pas possible de questionner le temps en partant uniquement de l'un ou l'autre extrême, l'âme ou le mouvement, le monde/environnement ou l'individu, mais il faut bien envisager un lien entre le deux, un continuum incontournable.

S'intéresser au temps sur un terrain ethnographique nécessite donc d'avoir conscience de ce continuum. Une fois encore, la dichotomie nature-culture est remise en question. Le temps est une réalité pour un individu *dans* un environnement et tenter de le percevoir n'est pas une panacée. Mais plutôt que de parler de « temps », je préfère parler de « temporalités », car ce deuxième terme insiste sur l'appréhension particulière, singulière du temps par des individus, ainsi que sur la multiplicité de ces temps. Je me rapproche en cela de l'approche de William Grossin, qui met l'accent sur deux idées directrices complémentaires : la multiplicité et la diversité des temps, et l'impossibilité de séparer les phénomènes de leurs expressions : les temps, les temporalités, sont ainsi conçus comme étant les effets des pratiques et non l'inverse (Bessin, 1998 : 137). Il n'y a pas un temps « contenant », unique et homogène, préalable à l'action, mais un sujet agissant *avec* des temps propres, des temporalités. Ce sont bien *des* temporalités, au pluriel, avec lesquelles chaque individu chemine, avec lesquelles il doit

composer également. En développant une idée similaire, William Grossin, dans son ouvrage *Pour une sciences des temps. Introduction à l'écologie temporelle* (1996), distingue les cadres temporels des milieux temporels. Ce sont en réalité deux manières d'appréhender les temps, que ce soit dans la vie de tous les jours ou dans une étude scientifique. Le cadre temporel est l'ensemble des contraintes temporelles essentiellement quantitatives, données par les institutions. Le cadre est ainsi basé sur le temps de l'horloge, ce temps régulier, homogène, continu, qui ne peut donc mesurer que des temps qui le sont aussi, c'est-à-dire qu'il ne peut mesurer que lui-même. Il se colle sur ceux qui ne le sont pas, et ainsi les assimile. Par conséquent, on en arrive à une saturation du temps, la situation est fermée, ne laissant aucune place à l'Autre. Au contraire, quand l'évolution de l'individu est considérée comme ayant lieu au sein d'un milieu temporel, la situation est ouverte, associant plusieurs temps, dépendant les uns des autres, en interaction souple (Cuchin, 2015). C'est un milieu modifiable, ouvert à l'altérité, à l'incertitude, aux imprévus. Avec cette notion, « il s'agit de montrer que sous l'emballage des minutes, des heures et des jours, des temps réels existent » (Grossin, 1996 : 38). Ces temps-là ont en commun « d'apparaître, de durer et de disparaître, c'est-à-dire de passer, mais chacun selon ses caractéristiques propres, qui ne ressemblent pas à celles du temps de l'horloge » (Grossin : 1996 : 38). Les temps pertinents sont ceux des individus comme des milieux, des temps composites qu'« il faut aborder comme l'expression de phénomènes qui contribueraient à relier la matière à la vie » (Zara-Meylan, 2016 : 11), ce sont donc des temps plein de vie(s), tout simplement. Grossin propose ainsi de considérer « les temps comme l'expression des vies » (Grossin, 1996 : 232)<sup>16</sup>.

Mais attention, ce n'est pas une opposition entre des temps abstraits et des temps concrets dont il est question ici. Une abstraction n'est rien d'autre qu'un outils, et c'est en tant que tel qu'il faut l'apprécier, non comme un objet de science. Le temps de l'horloge et ses mesures ne doivent pas être tenus pour plus exactes que ce sur qui/quoi ils portent. Les réalités vécues, les histoires des uns et des autres, ne peuvent être ramassées dans cet outils (Grossin, 1996 : 40). Mais cet outils est présent dans nos vies, et pour cette raison, il peut être considéré comme un temps parmi d'autres, faisant lui aussi partie des milieux temporels.

---

<sup>16</sup> J'utiliserai pour ma part les mots de « temps » (au pluriel) et « temporalité » de manière indifférenciée.

### 3.1.1. Des temporalités humaines

Ces concepts m'ont permis de mieux observer, et de mieux comprendre des observations déjà faites sur mon terrain ethnographique. En effet, en observant le « temps du potager », en intégrant ces idées de cadre, milieu temporels et temps multiples, le quotidien de ce maraichage m'est apparu sous un autre jour, moins embrouillé, tout en étant plus complexe. Tout d'abord, c'est le temps d'Alexandre, le maraicher, qui a attiré mon attention. Et je dis bien « le temps » car c'est de cette manière que j'ai d'abord perçu ce qui se déroulait. Lors de mes premières journées sur le terrain, Alexandre allait et venait au maraichage, disparaissant régulièrement, je ne savais pas vraiment où. Ainsi, le premier lundi passé là-bas, alors que nous avons travaillé ensemble toute la matinée et mangé ensemble à midi, Alexandre est parti vers 13h00, pour ne réapparaître que vers 16h. Il n'était pas vraiment bavard et ne m'expliquait jamais ce qu'il allait faire, sauf si je lui posais la question. Ce n'est qu'en milieu d'après-midi que j'ai repensé au fait que les réunions de la coopérative avaient lieu le lundi après-midi. Cette fois-là, je n'avais pas posé de question à Evelyne car elle était très distante avec moi, mais plus tard, quand nous nous sommes senties plus à l'aise l'une avec l'autre, je me suis souvent tournée vers elle pour savoir où s'en était allé Alexandre. Et la plupart du temps, ce dernier s'absentait du potager pour trois raisons principales : aller confectionner les paniers dans la grange d'entrepôt située à cinq minutes à pied de là, s'occuper de faire les livraisons de ces mêmes paniers aux points de dépôts (les groupements d'achat solidaires) de la région et participer aux réunions de la coopérative. Par ailleurs, il semblait parfois très pressé de travailler, augmentant la cadence de l'activité en cours, enchainant plus vite les activités, mais prenait à d'autres moments tout son temps, notamment pour s'occuper de son fils Mattéo, âgé de trois ans. L'extrait de carnet de terrain suivant montre très bien ce genre de situation :

#### **Extrait de carnet de terrain n°4**

Nous allons récolter du cresson de jardin. Nous prenons notre temps, nous papotons. [...] Ensuite, Alexandre arrive, et là, le rythme de récolte s'accélère. Il en faut 6 kg. Alexandre semble pressé. Je saurai un peu plus tard dans la journée qu'aujourd'hui, il faut préparer des paniers, c'est une échéance qu'il faut respecter absolument. Une fois le cresson récolté, nous passons à la récolte du brocoli à jet, pas de pause. Aujourd'hui, le rythme de travail est tout différent de celui de mercredi. Alexandre travaille rapidement. Au bout d'une minute, il me dit, tout en effectuant son geste : « Hop, hop, pas besoin du couteau, tu tournes comme ça, ça va plus vite ». J'essaie de m'appliquer mais je vais plus lentement, je ne suis là que pour donner un coup de main et je n'ai pas son expérience. Nous ne discutons presque pas. Julie, une bénévole, nous rejoint au cours de cette tâche. Elle nous salue en lançant un grand « Bonjour ! », que nous lui rendons tous les deux. Je lui explique en deux mots ce qu'il faut faire, et elle s'y met. Mattéo nous rejoint aussi. Il reste là, non loin de nous. Une petite voix dit « agnée, agnée », c'est Mattéo qui montre quelque chose du doigt. Alexandre diminue alors sa cadence de travail pour jeter un œil à

son fils, il lui dit « Attention, les araignées, ça pique ! ». Le petit répète, une dizaine de fois « agnée pique, agnée pique, ... ». Alexandre recentre son attention sur la récolte et reprend son rythme de croisière. Une fois cette récolte-ci terminée, retour au cabanon pour la pesée. Le compte y est. Il est 12h30. C'est la pause de midi. Nous nous installons devant le cabanon et commençons à manger. Deux minutes à peine s'écoulent avant qu'Alexandre ne reçoive un coup de téléphone, c'est pour une commande.

**(Néthen, vendredi 15/04/2016)**

Dans ce passage, il apparaît qu'Alexandre doit gérer plusieurs choses en même temps, ou presque : la récolte pour la confection des paniers, la gestion des commandes par téléphone, les bénévoles (c'est un peu le statut que j'ai là-bas), à qui il faut expliquer comment faire les choses et Mattéo, qui demande de l'attention. La séquence suivante est également éclairante :

#### **Extrait de carnet de terrain n°5**

Alexandre et Mattéo partent avec la camionnette lorsque j'arrive au potager. Je leur fait un grand signe et un grand sourire pour les saluer. Quand j'arrive au potager, Evelyne est là, en train de s'affairer dans ses serres. Je lui fais la bise et lui demande où sont partis Alexandre et Mattéo. Elle me dit qu'ils sont à la grange, pour commencer à préparer les paniers [...] Les Oignons sont là aujourd'hui. Ce sont des personnes différentes de celles qui étaient présentes mercredi passé, sauf Delphine, l'éducatrice. Tout le monde se rassemble autour du cabanon. Evelyne téléphone à Alexandre pour savoir exactement ce qu'il y a à faire et, surtout, comment le faire. Une fois son coup de téléphone terminé, elle explique au groupe des Oignons ce qu'ils peuvent faire et comment : au programme, semis divers dans des mottes préfabriquées, mise en serre. Je donne un petit coup de main pour récupérer les « erreurs de parcours » (deux graines tombées dans le pot au lieu d'une seule). **(Néthen, lundi 18/04/2016)**

Ici, Alexandre doit gérer la confection des paniers, Mattéo, qu'il emmène avec lui et le travail des Oignons par téléphone. A d'autres moments, il doit également s'occuper de faire les livraisons et du travail administratif en lien avec le potager. Mais ses tâches ne s'arrêtent pas là puisqu'en outre, il accueille les gens de passage (promeneurs, curieux qui passent par là et viennent au potager poser quelques questions) et répond aux sollicitations diverses. En effet, la coopérative Graines de Vies est l'objet d'une grande curiosité et d'un grand intérêt publics : sur la période, finalement assez courte de ma présence, et outre le fait que je m'y sois moi-même intéressée, une équipe de télévision locale est venue faire un petit reportage ; trois étudiantes en sciences humaines de l'ULB et l'UCL sont venues, à des moments différents, passer quelques heures au maraichage, ont donné un petit coup de main en tant que bénévoles et ont posé des questions à Alexandre ; trois bénévoles sont venues aider pendant un ou plusieurs jours ; et enfin, une petite fille encore à l'école primaire a décidé de faire un exposé sur le potager et est venue filmer Alexandre lors de ses activités et lors d'une interview. A chaque fois, Alexandre reçoit avec une grande gentillesse et un calme imperturbable toutes ces personnes, répond aux mille et un questions (mais en réalité, répète souvent la même chose car les questions se

ressemblent beaucoup), réexplique à l'infini les gestes à accomplir aux bénévoles, accepte de refaire plusieurs fois les prises pour les vidéos. Pourtant, malgré toutes ces obligations, Alexandre semble presque toujours tranquille et posé. « Chaque chose en son temps » semble être sa devise. Ainsi, Alexandre doit jongler avec toutes ces temporalités.

Ces temporalités pourraient être perçues comme des cadres, dans lesquels Alexandre serait enfermé, puisqu'il n'y aurait qu'un seul temps où tout devrait être « casé ». Il n'y a pas de moyens pour concevoir *des* temps nuancés aux variables différentes. Mais elles peuvent également se concevoir comme un milieu temporel où des temporalités s'enchevêtrent, aux natures et rythmes divers, s'ajustant les unes aux autres. Grâce à ce concept, ce n'était plus *un* temps (comme je l'imaginai au tout début de mon terrain) mais *des* temps au milieu desquels Alexandre voltige. La souplesse est le maître mot, ces temporalités et leurs ajustements étant malléables. C'est ce que Claude Dubar entend lorsqu'il explique qu'il est possible de penser la coexistence, dans une même situation, de multiples « niveaux et formes de temporalisation », c'est-à-dire plusieurs « manières de définir, penser, vivre le temps » (Dubar, 2008 : 5). Cette démarche permet de « dépasser les apories inhérentes aux approches d'un temps supposé unifié, en considérant que différents paradigmes peuvent cohabiter dans une même situation » (Zara-Meylan, 2016 : 6). Cette idée est également développée, non plus par un chercheur en sciences humaines, mais par une ergonome : Valérie Zara-Meylan. Celle-ci a étudié le travail des chefs de culture en horticulture. « Mais pourquoi s'intéresser au travail d'une ergonome dans une mémoire en anthropologie ? » me direz-vous. Tout simplement parce que son travail est intéressant et extrêmement détaillé, approchant l'être humain un peu à la façon de l'anthropologue : « L'ergonomie a toujours cherché à appréhender le travail dans sa *dynamique*. Avec plusieurs disciplines en sciences sociales traitant du travail, elle considère qu'il faut aborder le temps *tel qu'il est vécu*, avec des intensités et des qualités, des sauts et des ruptures qui ne peuvent se satisfaire d'un modèle simple et linéaire » (Zara-Meylan, 2016 : 2 ; c'est moi qui souligne). C'est tout à fait la perspective dans laquelle j'ai essayé de m'engager ici. Dans son article intitulé « Quelles conceptions temporelles pour analyser l'activité ? Une proposition issue de recherches en ergonomie dans l'horticulture » (2016), elle propose d'analyser les modalités de gestion de systèmes temporels complexes par des chefs de culture en horticulture et met en évidence des enchevêtrements d'exigences multiples, à l'instar de ce que j'ai essayé de comprendre au potager Graines de Vie. Elle souligne de manière extrêmement pertinente que le temps, conçu dans l'unicité, et souvent représenté par l'espace d'une droite, « postule que chaque seconde vaut la précédente », nous cantonnant ainsi à « une méthode cinématographique » (Chesneaux, 2004 : 228) qui ne permet de saisir de la réalité mouvante que des séries d'instantanés (Zara-Meylan, 2016 : 7), et laissant dès lors de côté l'« intensité du vécu » qui appelle plutôt des « qualités » de temps, et non des mesures quantitatives (Chesneaux,



2004). Or, comment rendre compte des diverses temporalités avec une seule et unique droite ? Chaque temporalité ayant ses propres caractéristiques, qui elles-mêmes varient en fonction de l'environnement dans lequel l'être vit ces temps, comment les représenter d'une manière unique ? Zara-Maylan se penche sur l'agenda des chefs horticulteurs. Cet outil peut représenter leurs temporalités, mais il fait souvent l'objet de modifications, n'est pas toujours respecté, renvoie à d'autres outils (par exemple un livre de commande ou un calepin de notes). Les variations par rapport à la ligne fixée et stricte du calendrier de l'agenda sont presque infinies, parfois infimes (quelques minutes de retard pour l'arrosage), parfois énormes (une impossibilité de livrer à temps les plantes). Et pourtant, le lieu d'étude de Valérie Zara-Meylan est déjà un lieu de travail rationalisé où tout peut sembler, à première vue, assez contrôlé et uniforme. Au potager Graines de Vie, les variables sont infinies, comme autant de bifurcations possibles : les personnes présentes (les Oignons ne sont pas toujours les mêmes, les bénévoles non plus), les conditions climatiques en extérieur sont bien plus fluctuantes que sous serre, les quantités à récolter ne sont pas souvent les mêmes, la variété de légumes est assez importante (ce qui augmente considérablement les temporalités, puisque chacune a la sienne propre, avec toutes ses facteurs modifiants tels que maladies, champignons, attaques par des animaux), etc. Bref, une complexité impossible à représenter sur une simple ligne.

William Grossin développe lui aussi cette idée de temps multiples, en se penchant sur l'opposition souvent faite entre temps rural et temps urbain. Soulignant tout d'abord que le fait que dans un cas comme dans l'autre, l'idée de temps unique entrave l'analyse, il rappelle qu'ordinairement, c'est pourtant ce qui est fait. Il y aurait le temps de la campagne, où l'on prend son temps ; et le temps de la ville, où l'on se bouscule. Or, dans les deux cas, les temps sont multiples et « comme ceux du corps humain ils s'entremêlent dans leur contemporanéité, interagissent. Ils concourent avec plus ou moins de bonheur à l'activité des hommes » (Grossin, 1996 : 42). Ainsi, le milieu temporel rural, comme celui du maraicher, est formé par les temporalités fournies par les astres (« ceux qui promettent le retour des jours, des nuits et des saisons » - Grossin, 1996 : 42), celles qui résultent des variations météorologiques (car le gel et la pluie n'engendrent pas les mêmes temporalités que celles des jours chauds et ensoleillés<sup>17</sup>), ce sont là deux types de temporalités qui proviennent de sources naturelles non-maitrisables. Il se compose également de toutes les temporalités si diverses de la croissance des plantes, de celle des animaux « domestiques » et « sauvages ». Il y a aussi celles liées au calendrier administratif, aux commandes, etc. Sur toutes ces temporalités s'élaborent des programmes souples qui n'ont pas la rigueur des cadres temporels. Et il est intéressant de noter, en complément du raisonnement de Grossin, que cette malléabilité vaut aussi pour les temporalités qui résultent de

---

<sup>17</sup> Ainsi, les jours de pluie, le maraicher ne peut presque plus rien faire sur le potager, car quand il marche sur sa terre gorgée d'eau, il la tasse énormément (ce qui est néfaste pour la vie du sol).

ce que ce dernier appelle des ressources naturelles non-maitrisables. Comme l'explique Valérie Zara-Meylan pour les horticulteurs (2016 : 4), mais c'est aussi le cas pour le maraicher, les caractéristiques et les besoins des plantes ne sont pas absolument déterminés et immuables. Ils dépendent notamment des sélections variétales (qui font évoluer les caractéristiques de ces plantes) et des choix en matière de conditions techniques : les équipements utilisés, le type de culture, l'exposition des parcelles, les systèmes d'arrosage, éventuellement le paillage (comme chez Graines de Vie ; le paillage permet de garder l'humidité dans le sol en évitant l'évaporation et ainsi de mieux gérer les périodes sèches), etc., qui peuvent déplacer certaines déterminations biologiques (Bron, Duclaud et Toussaint, 2004 ; cités par Zara-Meylan, 2016 : 4).

Ne pourrait-on pas intégrer à ces programmes souples les temporalités des espèces auxiliaires ? Alexandre connaît les caractéristiques des ses espèces auxiliaires : leur milieu de vie, leur période de reproduction, leur régime alimentaire, leur habitudes comportementales (et comme il me l'a dit, tous ces savoirs sont très largement issus de son expérience). Il peut dès lors les intégrer à sa conception et à sa gestion du potager. Ses propres temporalités tiennent compte de celles de ses petits alliés :

**Extrait de carnet de terrain n° 6**

Quand j'arrive, Pascale et Evelyne sont là. Alexandre est parti à la grange. Pendant que je pose mes affaires dans le cabanon, je papote avec Pascale. Elle me dit « Ah, j'ai pensé à toi, j'ai vu plein de pucerons là-bas, sur les brocolis à jets, ils étaient en grappe comme ça. Et puis des œufs jaunes, tout petits. C'est des œufs de coccinelles ça, non ? » Je hoche de la tête pour lui dire oui. Elle continue : « Mais fais attention, les abeilles sont agressives. Il y a beaucoup d'agitation là-bas dans le fond. Alex s'est fait piquer au visage hier, et Julie aussi a été piquée ». Evelyne, qui était tout près de nous, ajoute : « Et Mattéo, il en a eu des les cheveux ! Mais il a pas été piqué ».

**(Néthen, jeudi 12/05/2016)**

Ce jour-là, personne n'ira travailler près des ruches. Les récoltes qui auraient dû être faites là son reportées d'un ou deux jours, histoire de laisser aux abeilles le temps de s'apaiser. Là, il s'agit de se protéger des piqûres. En d'autres occasions, Alexandre prend garde à laisser aux abeilles de quoi se nourrir. Sur une petite parcelle située à l'écart, Alexandre avait fait pousser des choux. Une fois récolté, il est de coutume d'arracher les plants pour libérer l'espace et pouvoir y mettre autre chose. Mais à Néthen, les choux ont pu monter en fleurs, offrant aux abeilles et autres butineurs le nectar délicieux de leurs fleurs. Et bien que ce choix, comme me l'a expliqué Alexandre, puisse aussi se justifier par un manque de temps pour dégager la parcelle, la prise en compte des abeilles est réel. Car ce geste envers elles n'est pas unique : la parcelle est remplie de fleurs, uniquement destinées à rendre l'endroit joli et à apporter aux reines dorées leur nourriture, et Alexandre a choisi des variétés dont les périodes de floraisons, en s'additionnant, s'étendent sur une période de temps la plus grande possible ; un endroit, tout

au fond du potager, leur est entièrement destiné, où a été aménagé un petit point d'eau pour qu'elles puissent s'y désaltérer. Bref, les abeilles sont chouchoutées. Il en va de même pour les hérissons. Alexandre prend bien garde à ce que les abris qu'il a confectionnés à leur intention reste calmes et tranquilles pendant la journée (puisque les hérissons sont des animaux nocturnes) : tout d'abord il les a placés dans un coin peu fréquenté du potager, et ensuite, il prévient les gens de ne pas toucher à ces abris. La temporalité nocturne est ici respectée. D'une certaine manière donc, Alexandre intègre les temporalités animales dans les siennes, les unes et les autres étant plus ou moins souples.

Cependant, cette souplesse des temporalités n'est pas infinie. Le maraicher doit se plier à des impératifs, notamment de production, et cela nécessite une programmation. Ainsi, par exemple, chez Graines de Vie, un tableau noir placé à l'intérieur du cabanon reprend chaque jour les récoltes indispensables à effectuer, sans ordre précis (du moment qu'à la fin de la journée, tout est récolté). Cependant, comme la stagiaire Pascale a relativement rapidement arrêté son stage, le tableau n'a plus été mis à jour. C'était un moyen de communication entre Alexandre et elle, afin qu'ils puissent travailler en relative autonomie. Une certaine souplesse est donc laissée dans l'organisation de la journée, laissant place aux aléas, comme l'explique Marie-Françoise Valax, chercheuse en ergonomie et psychologie, à propos de la planification du travail agricole : « la planification ne suit pas un processus hiérarchique qui admet seulement des corrections de détail, mais un processus opportuniste, hétérarchique<sup>18</sup>, dans lequel les décisions prises ne sont que des essais pouvant être corrigés à tout moment en fonction de la survenue de nouvelles données » (Valax, 1984 : 170). Cette auteure développe une autre notion, qui peut aider à concevoir ces enchevêtrements de temporalités : il s'agit du concept de « butées temporelles » (Valax, 1984 : 170 ; cité par Grossin, 1996 : 43). Certaines temporalités comprennent des « butées temporelles », sorte de moments aux armatures plus rigides, et avec lesquels il est difficile de jouer, comme c'est le cas par exemple pour les dates de récolte, la confection des paniers et leur livraison. Ces butées peuvent à la fois être des contraintes et des ressources, puisque en délimitant les activités, elles sont aussi susceptibles de la soutenir et de la structurer (Zara-Meylan, 2016 : 5). Mais entre ces butées, comme cela a déjà été dit à maintes reprises, il existe une malléabilité relativement importante, avec des variations de rythmes. Etymologiquement, le rythme signifie « ce qui coule, dans le temps ou dans l'espace » (Brunet, Ferras et Thery, 1992 :

---

<sup>18</sup> L'hétérarchie est un système d'organisation qui se distingue de la hiérarchie parce qu'il favorise l'interrelation et la coopération entre les membres plutôt qu'une structure ascendante. Les structures sociales à l'intérieur du système se chevauchent et s'entrecroisent ; les liens entre les membres sont multiples et l'ascendance est affaiblie par cette multiplicité de liens. Cette notion introduite par Warren McCulloch en 1945<sup>1</sup> (dans un article intitulé « A heterarchy of values determined by the topology of nervous nets », publié dans *Bulletin of Mathematical Biology*, n°7, pp. 89-93) et a été utilisée par Wilson en 1988 pour décrire les mécanismes de communication dans une colonie de fourmis (Wilson E. et Holldobler B., 1988, « Dense heterarchy and mass communication as the basis of organization in ant colonies », dans *Trend in Ecology and Evolution*, n°3, pp.65-68).

400 ; cité par Moneyron, 2003 : 245). Il est à la fois un et multiple, comme par exemple pour le berger, qui, bien qu'il ait son propre rythme, intègre aussi celui des animaux du troupeau (Moneyron, 2003 : 245). Le rythme caractérise les temporalités, les faisant couler plus ou moins lentement. Ces changements de cadence me sont apparus assez clairement au potager, comme cela transparait dans l'extrait de carnet de terrain n°4. Lorsque Mattéo demande de l'attention, Alexandre est toujours prêt à lui en donner, ralentissant alors la cadence de ses autres activités, allant même parfois jusqu'à arrêter complètement son activité pour s'occuper du petit garçon. Ces accélérations ou décélérations de rythmes apparaissent à toutes les échelles de temps : que ce soit au sein d'une même journée ou tout au long de l'année, le travail agricole alterne en effet entre des périodes creuses (l'hiver, pour Alexandre, car le potager Graines de Vie ne possède pas de serres, si ce n'est celles des « Paysages comestibles », la micro-entreprise de production de plantes aromatiques) et des périodes pleines (le printemps et l'été pour les maraichers), selon les cultures, les régions, les saisons, les jours, les heures et les travaux. Le milieu temporel rural repose ainsi sur « des cours tranquilles, sur des attentes, sur des hâtes » (Grossin, 1996 : 43).

L'analyse et les mots de Grossin, Dubar, Zara-Meylan, Valax conviennent plutôt bien à décrire les temporalités d'Alexandre. Mais qu'en est-il pour les espèces auxiliaires ?

### 3.1.2. Et les espèces auxiliaires ?

La conception des temps développée dans le point précédent s'est avéré être un outils précieux dans l'appréhension des présences animales, autres qu'humaines, au sein du potager. Cependant, tous ces auteurs ne s'interrogent pas particulièrement sur les êtres non-humains. C'est pourquoi, comme je l'ai déjà dit plus haut, j'ai également mobilisé le travail de Marion Vicart (2014), qui s'est pour sa part penchée sur la vie de chiens. Elle rappelle que les bêtes apparaissent silencieuses, selon l'expression d'Elisabeth de Fontenay<sup>19</sup>, dans l'histoire de la philosophie et dans la pensée des hommes ; mais énonce ensuite très simplement, et en même temps très justement, que silencieuses ne signifie pas absentes. Cette constatation amène par conséquent à élaborer une méthode qui puisse prendre en compte non pas simplement des quelques « pics » d'interaction et autres « temps forts », quand il y en a, par exemple dans une relation entre un être humain et un être chien, mais qui considère aussi les différents moments d'existence, en solitaire ou en situation de coprésence avec l'homme (Vicart, 2014 : 42). Car entre un maraicher et ses espèces auxiliaires, les « temps forts » sont extrêmement rares ((je n'ai jamais pu observer ce genre d'interaction chez Graines de Vie), et pourtant, la coprésence est réelle.

---

<sup>19</sup> Cette auteure, philosophe et essayiste française, a en effet écrit un ouvrage, aujourd'hui très reconnu, intitulé *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité* (Paris, Fayard, 1999).

Cette méthode est celle de la « phénoménographie du détail ». Elle consiste en une mise à plat des situations, en essayant de décrire les êtres humains et non-humains dans « leurs manières d'être là », avec pour objectif d'appréhender leurs modes de présence et de coprésence. Et c'est là que repose l'enjeu principal de la phénoménographie : en décidant de ne plus concentrer ses observations sur le « noyau dur » de la situation (son enjeu de sens et de pertinence), une véritable place est donnée à l'animal en tant qu'être à part entière. (Vicart, 2014 : 47-48) . Mais qu'entend-elle par « détail » ? Cette notion est plutôt ambiguë, car elle peut signifier une chose et son contraire : le détail peut désigner à la fois l'anodin, l'insignifiant et la particularité, la pertinence, autrement dit ce qui est indifférencié et ce qui résulte d'une sélection opérée par l'observation (Vicart, 2014 : 112). Cette dichotomie entre le pertinent et le non-pertinent, qui n'amène finalement qu'à retomber dans le travers dualiste, peut être dépassée grâce au concept de « mode d'existence ». Comme le note le philosophe français, spécialiste de la phénoménologie, Renaud Barbaras : « vivre, ce n'est pas se maintenir en vie, satisfaire ses besoins ou répondre aux sollicitations du milieu : c'est exister d'une *certaine façon* (Barbaras, 2008 : 123 ; cité par Vicart, 2014 : 328 ; c'est moi qui souligne). Vivre ne revient donc pas à seulement agir de manière pertinente en vue de répondre à une nécessité, à un problème mais c'est exister selon différentes manières (Vicart, 2014 : 328). Le « mode », comme l'expliquent Isabelle Stengers et Bruno Latour, est une notion aussi ancienne que la philosophie, et son acception la plus courante est celle d'une modification du *dictum*<sup>20</sup> : dans les phrases « il danse », « il veut danser », « il aimerait bien pouvoir danser », « il aimerait tellement bien savoir danser », le « danser » lui ne change pas, malgré l'emboîtement des séries de modalisations (Latour et Stengers, 2009 : 26-27). C'est sur ce même modèle que le mode d'existence a d'abord été pensé.

Mais « aussi nombreux et baladeurs qu'ils soient, les prédicats revenaient toujours se loger comme des colombes dans le même colombier de la substance » : jamais ce qui passait à l'acte n'était modalisé. Puis, certains ont cherché à explorer d'autres modes que ceux déclinant une action, d'autres manières d'être (Latour et Stengers, 2009 : 27). L'un d'eux est le sociologue Albert Piette. Il s'intéresse pour sa part à ce qu'il appelle des « modes de présence », qu'il définit comme les « actions, les gestes et les états d'esprit constitutifs de l'acte d'exister » (Piette, 2009 : 119 ; cité par Vicart, 2014 : 49). Ces modes de présences peuvent être étudiés avec la phénoménographie des détails. La présence étant tout simplement la façon pour un individu d'être là, elle se manifeste et peut s'observer par-delà les différences d'espèces. En outre, comme l'explique le chercheur en architecture Jean-Paul Thibault (Thibault, 2002 : 191 ; cité par Vicart, 2014 : 50), à propos des manières d'être (Vicart, 2014 : 50) : « tout est alors

---

<sup>20</sup> Le *dictum* est un contenu propositionnel dont le mode affirme que ce qu'elle énonce est possible ou impossible, nécessaire ou contingent.

question de forces et de degrés, de tension et de détente, d'allures et de postures ». Thibault argumente ici dans le sens d'une dynamique de la présence des êtres, que la phénoménographie du détail est à même d'appréhender.

Tous ces concepts m'ont aidé à observer et saisir la vie du potager Graines de Vie. Car comment observer des oiseaux et des insectes si ce n'est dans les détails du quotidien ? Je n'ai jamais pu observer d'interactions fortes entre Alexandre et des individus des espèces auxiliaires. Par contre, j'ai eu l'occasion de saisir des dynamiques entre tous ces êtres.

**Extrait de carnet de terrain n°7**

Alexandre est parti à la grange. Moi, je fais ma pause de midi, seule. J'en profite pour prendre mes jumelles et observer le potager. J'essaie de ne plus trop bouger. Il n'y a personne dans le potager, car Alexandre est parti et les Oignons sont occupés dans les serres. Très vite, un premier choucas se pose dans le mandala<sup>21</sup>. Rapidement, sept, huit autres viennent se poser à proximité de lui (dans un rayon de cinq à six mètres). Alors qu'il y a un mouvement (plusieurs Oignons sortent de la serre), un premier oiseau s'envole, ce qui provoque un départ collectif.

**(Néthen, mardi 17/05/2016)**

Ici, deux choses marquantes peuvent être notées : premièrement, on peut voir que les oiseaux profitent d'un moment où le potager est calme et vide pour venir s'y poser pour y picorer des insectes, des graines ou prendre des matériaux pour fabriquer leur nid. Deuxièmement, dès qu'un mouvement important est perçu par un des choucas, celui-ci s'envole. Les Oignons étaient à l'intérieur des serres, ils n'étaient pas visibles depuis le mandala. Est-ce l'effet de surprise qui a provoqué ce mouvement d'envol ? Je me pose cette question car quelques jours plus tard, dans une autre situation, les choucas ont réagi de manière complètement différente :

**Extrait de carnet de terrain n°8**

Je fais une pause pour boire un peu d'eau et manger un petit bout de pain d'épice. Je m'assois quelques minutes. Depuis la terrasse du cabanon, je vois Alexandre, debout, qui est en train de travailler le sol avec une « tête de ninja »<sup>22</sup> et deux Oignons, à genoux sur le sol, en train de désherber tranquillement à la main une planche annexe. Au bout d'une minute, deux choucas viennent se poser environ cinq mètres d'Alexandre, et picorent le sol. Je suis étonnée qu'ils soient si proches.

**(Néthen, mercredi 20/06/2016)**

<sup>21</sup> Le mandala est la partie centrale du potager. Ce nom vient de la disposition des buttes en cercles concentriques (voir photographie à la page 20).

<sup>22</sup> La tête de ninja est le nom donné par Alexandre à un outil manuel autrement appelé « émietteur-sarcler », qui sert à préparer la terre avant l'ensemencement et pour l'ameublir. Grâce à ses quatre roues en étoile, le sol est très finement émietté, ce qui est particulièrement important pour l'ensemencement. Le sarclage intégré permet un désherbage simultané.

Cette fois, pas d'effet de surprise, les choucas ont vu Alexandre et les deux autres personnes en train de travailler, et sont venus se poser non loin d'eux, ne semblant pas avoir peur de ces présences humaines relativement proches. Une expérience toute personnelle et n'ayant pas été faite à Néthen m'a aussi fait réfléchir à ces réactions animales : alors que je me promenais en ville, deux pigeons sont passés au-dessus de ma tête et sont allés se poser à moins de deux mètres de moi pour manger des restes de sandwich jetés par terre. J'ai continué à marcher dans la même direction, sans « changer de cap », pensant que les deux volatiles s'envoleraient à mon approche. Finalement, c'est le contraire qui a eu lieu, car arrivée à moins d'un demi-mètre d'eux, j'ai dû bifurquer vers la gauche pour ne pas les heurter. Dans cette situation, les pigeons n'avaient absolument pas peur de moi. Pourtant, il m'est très souvent arrivé, à d'autres moments, de provoquer l'envol d'un de ces oiseaux, alors que je me situais à des distances bien plus grandes. Alors, qu'en penser ?

Le lien et les relations à ces espèces ne sont que rarement des « épreuve de contact », qui se manifesterait sous le mode du « choc ». Pour l'humain au potager, ils prendraient plutôt la forme d'une coprésence en arrière-plan (Vicart, 2014 : 260). Pour Albert Piette, la coprésence « désigne par elle-même la présence des êtres, tels qu'ils sont dans une situation, ensemble, qu'ils participent ou non à l'échange central de l'interaction » (Piette, 2011 : 148). Il n'y a donc pas besoin d'être en interaction directe pour être en coprésence, et c'est ce genre de situation que l'on retrouve au potager avec les espèces humaines et auxiliaires. Dans une situation de coprésence renouvelée, autrement dit une relation (ce qui suppose un historique commun, j'y reviendrai dans le point suivant de ce travail), les allures et les rythmes de chacun sont assimilés par l'Autre, ses temporalités sont intégrées en quelque sorte. Et il n'y a pas besoin de supposer qu'il y ait un partage de sens, de pertinence, pour que ces adaptations mutuelles existent. C'est d'ailleurs ce qu'Erving Goffman a largement contribué à rendre compte, en montrant qu'il n'y avait pas de nécessité à saisir les déplacements des autres comme pertinents pour que nous puissions nous-mêmes nous déplacer de manière fluide et sans heurter tous les autres passants (Le Breton, 2004, 116 ; cité par Vicart, 2014 : 248). Les choucas doivent probablement savoir qu'Alexandre et les deux personnes qui travaillent non loin de lui ne sont pas un danger, que les gestes qu'ils effectuent sont « habituels » et ne les concernent pas, bref, qu'ils peuvent venir picorer en paix. De la même manière, ces oiseaux s'empressent de venir dans le potager dès que les êtres humains sont « calmes », comme c'est le cas lors du repas de midi. Immanquablement, le mandala reçoit de nombreux visiteurs lors de cette pause humaine. Le ralentissement du rythme humain correspond ici à un accroissement de l'activité des oiseaux. Les rythmes et les temporalités des uns et des autres s'ajustent. Les « allures » de leur présence, avec leurs ralentissements et leurs accélérations, les rythmes des journées, avec leurs répétitions et leurs différences, c'est en vivant cela au quotidien, au fil des jours, que les êtres finissent par se lier,

en introduisant de la fluidité et de l'équilibre dans les manières d'être. Chacun glissant alors dans un mode mineur de la présence pour l'autre. « Entre l'indifférence et le fanatisme, écrit Piette, la situation se régule dans un dosage humain d'attention et de souplesse intérieure. C'est le mode mineur de la réalité » (Piette, 1996 : 148). Il s'agit d'une opération de mise à l'écart des choses, à une pondération de l'attention et du regard (Vicart, 2014 : 109). Voir et évoluer dans son environnement n'est donc pas une évidence, car cela implique une « vision qui se décline selon de nombreux modes qui vont de l'indifférence à la pertinence. ». C'est une perception qui se modalise, puisqu'elle offre différentes possibilités : faire attention aux éléments pertinents de la situation, « mais aussi, et surtout la possibilité de tenir spontanément en arrière-plan d'autres éléments secondaires (c'est la perception modale) qui sont perçus "à demi-mot" » (Vicart, 2014 : 245-246).

Piette réserve cette capacité aux êtres humains, Marion Vicart y intègre le chien, et je l'étends pour ma part à tous les animaux ; car ces concepts permettent de raconter de nouvelles histoires avec ces êtres non-humains, dont les mystères sont encore si grands<sup>23</sup>. Avec cette idée de mode mineur, la présence de l'autre devient donc moins imposante, tout en étant quand même prise en compte. Lorsque l'autre est placé en mode mineur, c'est qu'il est devenu une présence familière, et ses gestes et ses actions deviennent des repères. Cependant, un écart, une attitude inattendue et les présences se modalisent, l'irrégularité ramenant tout à l'avant-plan. Au potager, les choucas m'ont aidé à prendre conscience de toutes ces subtilités. Dans l'extrait n°8, on peut voir que la présence des trois humains ne dérangent pas les volatiles. Quelques jours plus tard, deux autres personnes de l'asbl Les Oignons accompagnent Alexandre dans son travail au potager. Mais cette fois, ils sont bien plus bruyants et ne cessent de se lever, courir comme pour jouer à « touche-touche », puis rire aux éclats. Et là, aucun oiseau à l'horizon. Les êtres humains ont dans cette situation brisé les habitudes, se faisant réapparaître aussitôt à la vigilance des oiseaux en redevenant des porteurs d'indices pertinents. On le voit, avec le mot « mode » s'exprime parfaitement l'idée de variations de présence. Finalement, autour d'Alexandre, les êtres papillonnent dans des modes de présence qui ne cessent de se nuancer (Vicart, 2014 : 111).

Avec ces outils conceptuels et méthodologiques, j'ai tenté, très approximativement, j'en suis consciente, de comprendre, ne serait-ce qu'un peu, le quotidien, de tous ces êtres qui peuplent le

---

<sup>23</sup> En effet, que savons-nous des animaux ? Et de nous-mêmes ? Encore si peu, finalement. C'est bien ce qu'explique Maurice Maeterlinck dans l'extrait suivant (que je me fais un grand plaisir de pouvoir reproduire ici) : « Nous accomplissons certains actes, dont nous croyons connaître les effets ; nous en subissons, dont nous nous flattons de pénétrer les causes mieux qu'ils ne font ; mais outre que cette supposition ne repose sur rien d'inébranlable, ces actes sont minimes et rares, et comparés à la foule énorme des autres, et tous, les mieux connus et les plus ignorés, les plus petits et les plus grandioses, les plus proches et les plus éloignés, s'accomplissent dans une nuit profonde où il est probable que nous sommes à peu près aussi aveugles que nous supposons que le sont les abeilles. » (Maeterlinck, 1972 [1901] : 59).



potager. Une foisonnement de temporalités diverses est apparu, liant les êtres dans un enchevêtrement formidable. En approfondissant ces observations, j'aurais probablement pu aller beaucoup plus loin dans cette compréhension. Comment sont-ils les uns aux autres ? Comment réagissent-ils les uns aux autres ? Plus même, comment se répondent-ils ? Et comment se relient-ils ?

### 3.2. Une approche par la spatialité

Une deuxième manière d'aborder la vie au sein du potager a été pour moi de m'interroger sur ce lieu en tant qu'espace : il m'apparaissait comme un endroit de rencontres, celles-ci étant parfois minuscules, comme certains des êtres que l'on peut y croiser, mais qui existaient bel et bien. Jour après jour, les mêmes êtres y circulent. Peut-on dès lors imaginer qu'une relation se tisse ?

#### 3.2.1. Qu'est-ce qu'une relation ?

Selon Hinde, une « relation implique une suite d'interactions dans le temps entre deux individus qui se connaissent » (Hinde, 1987 : 24). Les relations consistent donc en une série d'interactions à travers le temps entre les mêmes personnes. Plus encore, les relations sont plus que la somme des interactions qui les constituent. L'essence des relations est le mouvement temporel qui relie les interactions successives comme moments d'un processus unique. Le temps est intrinsèque à la relation (Ingold, 1991 : 78). Ainsi, dans une relation, toute interaction repose sur ce qui a déjà été partagé par les individus, sur ce que chacun d'eux a gardé en mémoire. Et, comme l'explique Xavier Boivin, « la connaissance de ces interactions passées et de leur interprétation permet de prédire les interactions futures pour chaque partenaire de la relation mais aussi pour celui qui l'observe. » (Boivin, 2014 : 196). Une relation n'est donc pas une succession de ponctualités mais bien « un processus qui ne cesse de se renouveler à travers le temps » (Hinde, 1987 : 38), ou autrement dit, un « flux de socialité » (Ingold, 2015 : 123).

C'est ce que Eric Baratay explique lui aussi : « [les animaux] réagissent, avec des différences selon les bêtes ou les situations et avec des évolutions, et leurs attitudes rejaillissent sur celles des hommes, les modifient, dans un jeu continu d'interactions » (Baratay, 2012 : 43). En vivant au quotidien ensemble, animaux humains et non-humains s'adaptent de cette manière les uns aux autres, apprenant à connaître l'Autre, à vivre *avec* l'Autre. Et comme le souligne Donna Haraway, ces relations qui se tissent entre ce qu'elle appelle des « espèces compagnes » sont « multiformes, incertaines, incomplètes et portant à conséquences » (Haraway, 2010 : 38). Les relations sont donc multiples, et essayer de toutes les calquer sur le modèle humain (et occidental) de la relation n'a pas grand sens. Il faut élargir le concept, comme j'ai déjà essayé de le faire dans le point précédant.

Le potager peut ainsi être conçu comme un lieu spécifique de socialité, un lieu où les flux de socialité s'entremêlent. Ce lieu accueille un grand nombre d'êtres, humains et surtout non-humains, qui se croisent, se côtoient, se rencontrent au gré des jours et des saisons. Le potager est ainsi un lieu de vie, un lieu de coprésence, un lieu de cohabitation effervescent. Dès lors, je pourrais dire du potager qu'il est une sorte de grande maison, aux nombreux habitants, aux nombreux visiteurs. Tim Ingold a développé une théorie qui semble correspondre à cette idée (Ingold, 2015 : 172) : il s'agit d'une perspective qu'il qualifie de « résidentielle », qu'il oppose à la perspective plus classique dite du « constructivisme ».

### 3.2.2. La perspective constructiviste

En s'interrogeant sur les relations entre les hommes et leurs environnements, Ingold s'est tout d'abord dirigé vers la perspective « constructiviste ». Selon cette perspective, les mondes sont fabriqués avant d'être vécus. Le monde et l'individu qui le perçoit sont séparés, distincts, et dès lors, l'individu doit reconstruire le monde dans son esprit avant d'y investir du sens, de la signification. Ainsi sont distingués l'environnement *réel*, neutre, sans vie, sorte de page blanche, et l'environnement *perçu*, reconstruction de l'esprit à travers le traitement des données sensorielles, suivant des schémas cognitifs spécifiques (Ingold, 2015 : 161). Cette perspective ne s'applique qu'aux êtres humains, les (autres) animaux ne vivant pour leur part que dans le monde *réel*, un monde sans signification, un monde où les seuls guides sont les instincts et les prédispositions innées. Le monde des êtres humains est le monde *culturel*, il est le résultat de l'ensemble des représentations mentales qu'ont les individus *sur* le monde *réel*, il forme un « ensemble complexe de significations qui couvre l'intégralité du monde des objets environnementaux » (Ingold, 2015 : 160). Ainsi, alors que pour les animaux non-humains les objets environnementaux sont présents, évidents, accessibles et utilisables immédiatement, pour les êtres humains, « ils sont avant tout de simples phénomènes auxquels il faut *assigner* un usage » (Ingold, 2015 : p. 160). Dans cette perspective « constructiviste », la dichotomie Nature/Culture est omniprésente, elle en est même une des fondations. Une kyrielle d'autres oppositions en découlent directement, déjà évoquées plus haut, je rappellerai simplement en particulier l'opposition entre naturel et artificiel, celle entre sujet et objet et entre activité et passivité. En effet, distinguer nettement un monde *réel* et un monde *perçu* ou *culturel*, amène à disjoindre un sujet (et plus précisément un être humain sujet), actif, individué, qui impose ses intentions, comme en surimpression, sur des objets, qui quant à eux sont neutres, anonymes, informes, passifs. Cette même distinction enjoint à mettre ce qui relève du monde physique sous l'aile de la Nature, tandis que ce qui appartient au domaine du symbolique, des représentations est ramené à l'artificiel, et ainsi placé sous l'autre aile du duo, l'aile de la Culture.

### 3.2.3. La perspective résidentielle

Dérangé par cette séparation qui lui a de plus en plus semblé arbitraire et infondée, Ingold a cherché à élaborer une perspective lui permettant d'intégrer fondamentalement les individus à leurs environnements. Prenant pour point de départ l'animal dans son environnement et non l'individu isolé, Tim Ingold va alors se tourner vers la notion de l'habiter, concept primordial, selon lui, pour comprendre les relations qui sont tissées entre un individu et ses environnements. Un des ses appuis principaux dans cette réflexion est Martin Heidegger, avec son essai « Bâtir, habiter, penser » (Heidegger, 1978 [1954] : 178-193). Un passage bien particulier retient l'attention de Ingold : « Nous n'habitons pas parce que nous avons "bâti", mais nous bâtissons et avons bâti pour autant que nous habitons, c'est-à-dire que nous sommes les *habitants* [...], bâtir est déjà, de lui-même, habiter. [...] *C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir* » (Heidegger, 1978 [1954] : 175, 171, 191 ; cité par Ingold, 2015 : 173 ; les italiques sont de Tim Ingold). Présenté comme le propos fondateur de la perspective résidentielle, cet extrait exprime l'idée suivante : les formes construites par les hommes, dans la réalité (bâtiments, infrastructures, objets d'art et d'artisanat, etc.) ou dans leur imagination, émergent au cours de leurs activités, dans leur engagement pratique avec leurs environnements. Ingold explique : « La perspective résidentielle attribue la génération de la forme aux processus dont la créativité est contestée par la perspective constructiviste qui voit pour sa part dans toute forme la réalisation concrète d'une solution intellectuelle à un problème modèle » (Ingold, 2015 : 174). Autrement dit, les hommes n'impriment pas leurs idées sur un monde qui serait un simple support en attente de signification, ils sont engagés dans un monde dont ils sont partie, dont ils font partie et c'est seulement parce qu'ils y sont engagés, parce qu'ils y agissent, parce qu'ils y vivent, bref, parce qu'ils y habitent qu'ils peuvent penser les pensées qu'ils produisent (Ingold, 2015 : 173).

Cette idée s'appuie sur la théorie de la perception directe de James J. Gibson (1979) pour expliquer que les perceptions des sens ne sont pas des réactions passives de l'organisme lorsqu'il est bombardé de stimuli sur ses capteurs sensoriels. Ce sont plutôt des processus d'attention active et intentionnelle vers le monde, des processus de recherche vers ce qui s'offre/est fourni (en anglais : *to afford* – d'où le nom : théorie des affordances) pour la poursuite de l'action en cours. Apprendre à percevoir ne dépend donc pas de l'acquisition d'un schéma culturel pour construire les autres, mais de l'acquisition de compétences pour un engagement perceptuel, c'est-à-dire corporel, direct avec eux. La structure de la relation sociale d'une personne est incorporée à la structure de son système perceptuel : la manière de percevoir est une sédimentation d'une histoire passée de l'engagement direct. L'organisme-personne est immergé depuis sa naissance dans un champ social relationnel, qui définit ce qu'il parvient à percevoir et les individus avec qui il peut concevoir d'entrer en relation. Pour intégrer les

animaux dans le champ des possibles des relations que nous pouvons nouer, il faut engager la totalité de l'organisme-personne.

C'est ce qu'un neurobiologiste chilien, Francisco Varela, avec sa théorie de l'énaction<sup>24</sup>, affirme également. Pour lui, « le monde n'est pas quelque chose qui nous est donné : c'est une chose à laquelle nous prenons part en fonction de notre manière de bouger, de toucher, de respirer et de manger. » (Varela, 2004). Et, pourrais-je ajouter, « en résumé, d'habiter ». Il n'y a pas un monde objectif, *réel*, d'une part et un monde subjectif, *perçu*, d'autre part, l'un et l'autre sont intimement liés, ou plutôt, il n'y a qu'un seul monde, incarné par les individus dans leurs environnements, un seul monde que l'individu habite. Cette théorie est applicable aux êtres humains et aux êtres non-humains. Ce couplage entre action et perception peut être illustré par une expérience réalisée par Held et Hein (Held et Hein, 1963 ; cité par Delfour, 2010 : 124-125). Des paires de chatons sont élevés dans l'obscurité, puis placés dans une très grande boîte dont le sol est tapissé de bandes verticales noires et blanches en alternance. Deux groupes de chatons ont été créés : ceux du premier groupe sont mis dans de petites nacelles, et ceux du deuxième groupe tirent les nacelles. Les premiers se déplacent passivement, tandis que les seconds sont actifs, pouvant explorer leur environnement. Après quatre semaines à jouer à cet exercice pendant trois heures par jour, les petits félins sont placés hors de l'arène. Les chatons du premier groupe se comportent comme s'ils étaient aveugles tandis que les autres chatons ont un comportement dit « normal ». Les chercheurs de cette expérience concluent donc que la perception visuelle « ne se fait pas grâce à l'extraction d'informations qui seraient là à attendre dans le monde extérieur, mais grâce à l'action qui s'y déroule » (Delfour, 2010 : 125). La cognition du sujet porte donc sur un monde tel qu'il en fait l'expérience.

Donna Haraway exprime, elle aussi, une idée similaire, lorsqu'elle écrit :

« La façon dont les organismes intègrent les informations environnementales et génétiques à tous les niveaux, de plus petit au plus grand, détermine ce qu'ils sont appelés à devenir. Il n'existe pas de moment ou de lieu précis où s'arrête la génétique et où commence l'environnement ; et le déterminisme génétique est, au mieux, un terme localisé pour décrire un ensemble restreint de plasticités écologiques et développementales » (Haraway, 2010 : 39).

Le développement d'un organisme est aussi le développement d'un environnement pour cet organisme. La frontière entre l'organisme et l'environnement est elle-même une propriété émergente d'un processus développemental qui coupe à travers eux (Ingold, 1991 : 74). Pour Ingold, la socialité est la qualité constitutive des relations. C'est dans et par les relations que les personnes deviennent et durent dans le cours de la vie sociale. Il propose donc de penser les

---

<sup>24</sup> L'énaction désigne une manière de concevoir la cognition posant l'accent sur la façon dont les organismes et les esprits s'organisent eux-mêmes en interaction avec l'environnement.

relations sociales comme formant un terrain ou une surface typologique continu, se développant à travers le temps. Les personnes sont alors des nœuds dans ce développement, et la socialité est le potentiel génératif du terrain relationnel dans lequel les personnes sont constituées et qui est constitué et reconstitué à travers les activités de ces personnes (Ingold, 1991 : 77). Cette conception de la socialité suggère donc qu'il est possible pour les personnes de s'engager les unes avec les autres sur la base d'une expérience perceptuelle partagée primant sur l'objectivation de cette expérience en termes de représentations collectives encodées dans le langage et validée par l'accord verbal. La socialité est donc possible en l'absence du langage partagé (Ingold, 1991 : 78).

Pour appuyer cette perspective, je me suis également tournée vers un philosophe français, Etienne Souriau. Philosophe de la moitié du XX<sup>ème</sup> siècle aujourd'hui presque oublié, son travail, auquel j'ai eu accès par l'intermédiaire d'Isabelle Stengers et Bruno Latour (Latour et Stengers, 2009), propose une alternative à ce que la perspective résidentielle cherche elle aussi à éviter : le clivage sujet – objet, substance – forme, actif – passif, et finalement, aussi, Nature – Culture. Etienne Souriau était spécialisé en esthétique, c'est pourquoi il s'est beaucoup intéressé à la question de l'œuvre d'art, et par-delà à l'existence même. D'où émerge l'œuvre ? Le matériau est-il complètement passif, en attente de l'acte créateur de l'artiste ? Ou bien l'œuvre est-elle déjà et toujours présente, en attente d'une main qui la révélerait ? C'est une troisième voie que Souriau choisit : « l'image et son modèle parviennent ensemble à l'existence [...] Rien n'est donné d'avance. Tout se joue en cours de route. [...] » (Latour et Stengers, 2009 : 7). Ce qui est abandonné par Souriau, c'est donc l'idée d'un créateur tout puissant. C'est aussi l'idée inverse, l'alternative, dite « réaliste », ou comme le disent Stengers et Latour, « le ricochet (...) ou plutôt son retour par effet boomerang », idée selon laquelle l'œuvre, le fait, le divin, le psychisme s'impose à l'humain « déchu de toute capacité d'invention » (Latour et Stengers, 2009 : 11). Pour tenter d'expliquer les choses, le philosophe français utilise le concept d'« instauration ». Ingold insiste pour sa part, nous l'avons vu, sur le concept d'« habiter ». Tout comme ce dernier, le concept d'« instauration » permet de dépasser le constructivisme.

« Parler d'« instauration » c'est préparer l'esprit à engager la question de l'œuvre à l'envers exact du constructivisme au sens marqué de manière indélébile par une querelle de responsabilité. Instauration et construire sont peut-être des termes proches, mais l'instauration a l'insigne avantage de ne pas être encombré par tout le bagage métaphorique du constructivisme – un bagage que l'on peut dire « nihiliste » car il s'agit toujours de nier ce qui pourrait empêcher l'attribution d'une responsabilité exclusive à un terme, quel que soit par ailleurs ce terme. » (Latour et Stengers, 2009 : 14).

Il me semble qu'il y a là, entre ces deux concepts, un air de famille, une similitude qui invite à enrichir la perspective. Car en effet, pour Ingold, habiter signifie être au monde, être avec un

monde, être dans un monde, sans que l'individu ne puisse être dissocié de son monde, ou autrement dit en être « abstrait ». Avec Souriau, je pourrais dire que l'être est instauré dans son monde, ou, peut-être, plutôt, avec son monde : l'environnement et l'individu émergent constamment ensemble, l'individu n'est pas seul responsable de son environnement et inversement.

Adopter cette perspective, que ce soit avec le concept d' « habiter » ou celui d' « instauration », permet d'appréhender des échanges autrement intéressants, des relations avec bien d'autres types d'êtres que ceux habituellement envisagés. Ces concepts, et il s'agit là d'une chose sur laquelle Souriau insiste beaucoup, n'ont pas de sens indépendamment de l'expérience qui les requiert, ils n'ont de valeur que parce qu'ils permettent de voir et de vivre dans un environnement dont nous pouvons faire l'expérience (Latour et Stengers, 2009 : 11). Appréhender le potager avec ces concepts d' « habiter » et d' « instauration » m'a semblé tout à fait pertinent et fructueux. Ils m'ont permis de voir et de décrire d'une manière toute particulière des choses qui me semblaient peut-être invisibles auparavant ; parce que j'ai été un de ses habitants éphémères, un visiteur qui en a partagé le quotidien, le potager m'a touchée, m'a changée, nous nous sommes instaurés l'un et l'autre, notamment au travers de ce travail, avec ce travail. Ma propre démarche de recherche s'est ainsi tissée au fur et à mesure des jours d'observation, des lectures, des réflexions, de la rédaction, des discussions. Sans réel modèle, sans chemin désigné, sans surlignage en pointillé à suivre, et sans accomplissement, il s'agit d'une ébauche, d'un essai en cours et sans fin ni direction unique. A la recherche d'autres êtres, d'autres modes d'existence, d'autres liens, d'autres attachements (Latour, 2004). Dans leur introduction à l'ouvrage d'Etienne Souriau, Bruno Latour et Isabelle Stengers se demandent : « que se passerait-il s'il n'y avait pas du tout de pointillé ? » (Latour et Stengers, 2009 : 24). Ils cèdent alors la parole à leur prédécesseur, ancien maître à la Sorbonne. Sa réponse m'a particulièrement marqué et a ainsi posé son empreinte sur ce travail, c'est pourquoi je reproduirai ici l'extrait dans son intégralité :

« Question clé, disions-nous tout à l'heure ; point crucial où convergent les plus grands problèmes. Quels êtres prendrons-nous en charge par l'esprit ? La connaissance devra-t-elle sacrifier à la Vérité des populations entières d'êtres, rayées de toute positivité existentielle ; ou devra-t-elle, pour les admettre, dédoubler, détrippler le monde ?

« Question pratique aussi. Tant il est de grande conséquence pour chacun de nous de savoir si les êtres qu'il pose ou qu'il suppose, qu'il rêve ou qu'il désire, existent d'une existence de rêve ou de réalité, et de quelle réalité ; quel genre d'existence est préparé pour les recevoir, présent pour les soutenir, ou absent, pour les anéantir ; ou si, n'en considérant, à tort, qu'un seul genre, sa pensée laisse en friche et sa vie en déshérence de riches et vastes possibilités existentielles.

« Question, d'autre part, remarquablement limitée. Elle tient bien, nous le voyons, dans celle de savoir si ce mot : exister, a ou non le même sens dans tous ses emplois ; si les différents modes d'existence qu'ont pu signaler et distinguer les philosophes méritent pleinement et également ce nom d'existence.» (Souriau, 2009 : 84-85). »

Les questionnements de Souriau entre en résonance avec ceux soulevés par ce mémoire. Et finalement, il s'agit de se demander, tout simplement : quelles histoires désirons-nous vivre et raconter ? Et la réponse à cette question change radicalement le monde dans lequel on évolue, nous change aussi nous-mêmes et tous les êtres qui nous entourent. Considérer un être non-humain comme un individu possédant une existence, et avec lequel des liens peuvent se tisser.

#### 3.2.4. Le potager de Graines de Vie : une maison ? un organisme ? ...

La perspective résidentielle de Ingold a permis de poser un œil nouveau sur le potager. Pourquoi ne pas essayer de voir le potager comme une grande maison, construite et habitée par des êtres en tout genre ? A première vue, et dans la vision classique du constructivisme, il peut sembler absurde de considérer le potager, avec toutes ses plantes, ses arbres, ses insectes et ses animaux comme un bâtiment, une œuvre architecturale collective. Seul l'être humain, ici Alexandre, en serait le créateur. Maurice Godelier a d'ailleurs écrit que l'architecture relève de « cette part de la nature transformée par l'action et donc la pensée de l'homme sur la nature » (Godelier, 1984 : 13). Mais comme nous venons de le voir, la distinction entre le naturel et l'artificiel, la nature et la culture, entre ce qui aurait été construit et non-construit au sein de l'environnement apparaît bien moins nette. Jakob Von Uexküll, dans son texte *Mondes animaux et monde humain* (Von Uexküll, 1956 [1934]), propose à son lecteur d'imaginer un grand chêne et d'essayer de se mettre à la place de tous ses petits habitants : le renard, la fourmi, le scarabée, la chouette ou encore l'écureuil. Tous, au travers de leurs activités en lien avec ce chêne, ont influencé les conditions dans lesquelles l'arbre, tout au long de sa vie, a grandi et pris la forme qui est la sienne aujourd'hui. Les êtres humains aussi ont joué un rôle dans les conditions dans lesquelles l'arbre a évolué. Il apparaît ici que les architectes ne sont pas toujours et uniquement ceux que nous croyons.

Poursuivons la réflexion, avec Tim Ingold cette fois : il reprend la même idée et l'applique à une maison d'êtres humains. Bien évidemment, la construction de base a été réalisée par des humains. Mais une grande diversité d'habitants non-humains ont participé à la conception, l'histoire et l'évolution de cette maison : une passion des chiens ou des pigeons amène à construire un chenil ou un pigeonnier, les coins et recoins abritent des petits mammifères et des insectes qui eux-mêmes bâtissent parfois leur propre nid, qui parfois aussi grignotent les matériaux, déplacent des briques, bouchent des canalisations, etc. Tous, ici aussi, influencent la forme de la maison. « La distinction entre la maison et l'arbre n'est donc pas absolue, elle est

relative – relative à l'étendue de l'implication humaine dans le processus de génération de la forme » (Ingold, 2015 : 176). Suzanne Blier affirme même que les maisons sont des organismes vivants (Blier, 1987 : 2 ; citée par Ingold, 2015 : 176). Comme le chêne, comme les plantes, comme le potager, leurs histoires sont liées à l'ensemble de leurs relations avec les éléments humains et non-humains de leur environnement. Il n'y a pas de modèle absolu préétabli ni de forme finale. Les habitants d'un lieu sont tous ses architectes en même temps qu'ils en font tous partie, tous engagés dans un processus sans fin, dans un processus de vie. Cette perspective « résidentielle » permet dès lors d'envisager humains et non-humains sous un même angle, dans un même élan. Elle m'a ainsi permis d'aborder le potager en ayant un regard qui, maintenant, peut voir l'invisible, ou plutôt, ce qui ne semblait pas visible jusqu'alors : les liens qui relient Alexandre aux plantes, arbres et animaux du potager.

Lorsque j'ai tenté d'appréhender le potager avec ces nouveaux outils, j'ai cherché à identifier les différents « architectes », et celui qui m'est apparu en tout premier lieu a été Alexandre : c'est lui qui, en 2011, à son arrivée, a redéfini le potager. Le potager était avant deux fois moins grand. Et, me dit-il, « C'était vraiment mal fait. Ils ne travaillaient pas le sol, du coup, c'était de la "glaise bleue". Elle respirait pas, il n'y avait pas de vers de terre, c'était vraiment mauvais. J'ai dû tout retravailler, au motoculteur et à la main. Pfff, quel travail ! Et puis j'ai refait toute cette partie là, il n'y avait rien avant. J'ai créé toutes les buttes par là, et j'ai refait toutes les autres ». Et au détour de mes allées et venues au potager, j'ai pu observer la présence de nombreux dispositifs destinés à accueillir les espèces auxiliaires : un « hôtel à insectes », des abris à hérissons, de petits points d'eau (un à l'entrée et un près des ruches), des tas de bois, des bandes non cultivées et les nombreux arbres au sein du potager. L'emplacement du potager en lui-même n'est pas anodin : situé non loin de parcelles boisées et bordé de prés de pâturage et de parcelles de céréales « bio », les conditions sont rassemblées pour que le potager puisse accueillir une biodiversité importante.

D'autres architectes sont également très vite apparus : les oiseaux, en se nourrissant de graines, et avec leurs déjections, les sèment aux quatre coins du potager, au plaisir ou au déplaisir d'Alexandre (en effet, la dissémination des graines est très importante, mais quand des graines non désirées germent dans les planches, ce ne sont là que de mauvaises herbes pour le maraicher) ; les vers de terre, en travaillant le sol, le rendent fertile et prêt à accueillir la vie végétale ; les oiseaux, une fois encore, nettoient la parcelle, en emportant de quoi fabriquer leur nid ; de nombreux insectes, tels les mille-pattes, les cloportes, les grillons et bien d'autres encore participent, eux aussi, à l'entretien de la parcelle, en décomposant la matière organique morte végétale ou animale (libérant ainsi les éléments minéraux qu'elle contient, qui redeviennent alors disponibles pour la vie du sol) ; les abeilles, qui, en pollinisant les plantes, permettent au potager de fleurir magiquement.



Le potager, tel qu'on le voit lorsqu'on s'y rend, est finalement le résultat du travail de tous ces êtres. Alexandre y occupe pourtant une place qui m'a semblé particulière. Oserais-je parler d'une œuvre d'art ? Le lieu est si beau à la belle saison. Avec Souriau, je tente cette métaphore, et fait d'Alexandre « celui qui accueille, recueille, prépare, explore et invente – comme on invente un trésor – la forme de l'œuvre » (Latour et Stengers, 2009 : 15), bien accompagné en cela, par tous ces êtres, petits et grands, qui vivent au potager.

### 3.2.5. ... un système complexe ?

Finalement, c'est en tant que système complexe que j'ai essayé jusqu'ici de saisir le potager. Comme l'explique Edgar Morin, « la complexité est un tissu (*complexus* : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés » (Morin, 2005 : 21). Pour essayer de comprendre le potager, pour essayer de comprendre comment les uns et les autres y vivent *ensemble*, il est indispensable de garder à l'esprit qu'il s'agit là d'une sorte de communauté, au sens écologique du terme, c'est-à-dire : d'« un ensemble d'individus appartenant à plusieurs espèces qui coexistent dans un même milieu et qui forment des ensembles fonctionnels en interaction les uns avec les autres » (Dajoz, 2003 : 203). Alexandre et tous les êtres, d'espèce auxiliaire ou non, forment une communauté, un ensemble qui fonctionne par lui-même, autrement dit, un système complexe. Garder à l'esprit cette considération permet de garder la porte ouverte sur des liens qui ne paraissaient pas évidents, et sur le changement permanent. Car, en effet, équilibre et déséquilibre sont à la base de ce type de système. Comme l'explique le sociologue français :

« le déséquilibre nourricier permet au système de se maintenir en apparent équilibre, c'est-à-dire en état de stabilité et de continuité, et cet apparent équilibre ne peut que se dégrader s'il est livré à lui-même, c'est-à-dire s'il y a clôture du système. Cet état assuré, constant et pourtant fragile — *steady state*, terme que nous conserverons, vu la difficulté de trouver son équivalent français — a quelque chose de paradoxal : les structures restent les mêmes bien que les constituants soient changeants ainsi en est-il non seulement du tourbillon, ou de la flamme de la bougie, mais de nos organismes, où sans cesse se renouvellent nos molécules et nos cellules, tandis que l'ensemble demeure apparemment stable et stationnaire. Dans un sens, le système doit se fermer au monde extérieur afin de maintenir ses structures et son milieu intérieur qui, sinon, se désintégreraient. Mais, c'est son ouverture qui permet cette fermeture. » (Morin, 2005 : 31-32)

Ainsi, le potager est un lieu de rééquilibrage permanent où, malgré le fait que les individus qui y vivent changent chaque jour (les oiseaux vont et viennent, les humains aussi), et que ceux qui restent sont eux aussi différents d'un jour à l'autre (les plantes poussent vite, les insectes

passent rapidement d'un état juvénile à un état adulte, etc.), un équilibre sans cesse renégocié parvient à se créer.

Dans ce type de système, l'environnement en est une partie constitutive, puisque le système est ouvert. « Le système auto-éco-organisateur ne peut donc se suffire à lui-même, il ne peut être logique totalement qu'en introduisant, en lui, l'environnement étranger. Il ne peut s'achever, se clore, s'auto-suffire. » (Morin, 2005 : 46). Entre la détermination et l'aléatoire, entre ouverture et fermeture, le jeu est constant.

En étant ouvert, le système laisse une place à l'inconnu, à l'indéterminé. Dans un sens, et comme le dit Morin, la complexité a « toujours affaire avec le hasard » (Morin, 2005 : 49). Alexandre accepte de ne pas tout contrôler au potager et c'est la raison pour laquelle celui-ci peut fonctionner : quels animaux viendront au potager ? qu'y feront-ils ? combien seront-ils ? Ce sont là des données qu'Alexandre est incapable de connaître ou prévoir précisément. Mais il sait une chose : c'est que ce système, qui a été soigneusement mis en place, peut se réguler par lui-même, peut fonctionner correctement. Et le potager tel qu'il est aujourd'hui ne peut pas être expliqué par sa seule conception ni son seul état initial, « il est le résultat de toute son histoire, de l'ensemble des événements qu'il a subi et auxquels il a réagi de façon partiellement imprévisible » (Jacquard, 1983 : 130). C'est pourquoi chaque potager, à l'instar de tout système complexe est, de fait, singulier.

Cette manière de travailler n'est pas habituelle en agriculture. Aujourd'hui, le modèle de base est plutôt celui d'une agriculture où le maximum de facteurs sont mis sous le contrôle du professionnel. Et pour y arriver, ce dernier simplifie les choses au maximum, avec pour exemple ultime les productions monoculturelles, et plus encore, les cultures hors sol en hydroponie<sup>25</sup>.

Cependant, un système complexe ne peut se réduire à cette incertitude. L'ordre, la détermination en font aussi partie. L'on ne peut réduire l'explication à un principe d'ordre pur, pas plus qu'on ne peut la ramener à un principe de désordre pur, ni à un principe d'organisation ultime. Il faut mêler et combiner ces principes-là. Comme l'explique Albert Jacquard : « Loin d'être des systèmes isolés, ils sont, selon la terminologie introduite par Ilya Prigogine, prix Nobel de chimie en 1977, des *structures dissipatives*. Cette expression a été forgée afin de bien marquer le tiraillement de ces ensembles entre deux extrêmes : d'une part, l'ordre, l'organisation, la structure ; d'autre part, le désordre, le gaspillage, la dissipation » (Jacquard, 1983 : 129). S'intéresser à un maraichage tel que celui de Graines de Vie ne peut donc se faire

---

<sup>25</sup> L'hydroponie est une technique de culture hors-sol qui utilise des solutions nutritives renouvelées et un substrat inerte (minéral ou végétal) pour se passer du support et des apports d'un sol. Le contrôle exercé sur la solution qui irrigue les cultures hydroponiques permet d'assurer des apports optimaux d'eau et de substances nutritives dans des conditions idéales (oxygène, pH, etc.). (source : « Hydroponie », dans *Futura-Sciences* [en ligne], URL : <http://www.futura-sciences.com/magazines/environnement/infos/dico/d/developpement-durable-hydroponie-7409/> - consulté le 25 juillet 2016).

sans réellement prendre en compte cette dimension complexe, car elle est inhérente au lieu et à la façon de travailler d'Alexandre. En effet, Alexandre travaille en se basant sur un modèle agricole appelé « permaculture ». En fixer le concept n'est pas facile, car sa définition est changeante, variant selon les auteurs et évoluant avec le temps. Mais pour ce qui est du terme en lui-même, il a été formé dans les années septante par deux Australiens, Bill Mollison et David Holmgren, à partir de deux mots anglais : « permanent » et « agriculture » ; et ils le définissent comme suit : « (...) un système évolutif intégré, d'auto-perpétuation d'espèces végétales et animales utiles à l'homme. C'est dans son essence, un écosystème agricole complet, façonné sur des exemples existants, mais plus simples » (Mollison et Holmgren, 1986 : 15). C'est donc dans une conception proche de celle du système complexe que la permaculture évolue. Elle applique ainsi constamment, que ce soit dans la pratique ou dans son élaboration interne, une récursivité, un principe de feed-back. « En s'inscrivant d'emblée dans un mouvement de création de liens en réajustement constants nécessaires aux cycles écologiques pour perdurer, la permaculture est donc plutôt un cheminement sans arrêt parcouru, qu'une théorie figée » (Perzès, 2010 : 2). La permaculture invite ainsi à jouer des déséquilibres pour chercher un équilibre sans cesse renégocié<sup>26</sup>.

Morin propose finalement de penser la complexité grâce à un « tétragramme incompressible » : ordre/désordre/interaction/organisation (Morin, 2005 : 142). Ces quatre éléments du tétragramme sont autant de dimensions à explorer. En partant sur le terrain avec ce quatuor de notions en tête, c'est une toute autre réalité qui se fait jour, ce sont de tout autres histoires qui peuvent être racontées.

## **Conclusion**

Il est à présent temps de conclure ce mémoire. Plus ou moins maladroitement, au fil de ces pages, je me suis efforcée de trouver des outils pour concevoir des choses difficilement appréhendables. J'ai essayé de faire entrer l'Autre, le non-humain dans l'analyse, et de voir ainsi des liens qui pouvaient sembler invisibles jusqu'alors.

En cherchant à comprendre d'où vient cette difficulté à concevoir l'animal non-humain, je me suis interrogée sur les fondements de la science occidentale, y compris l'anthropologie. J'ai

---

<sup>26</sup> Un peu comme l'acrobate qui, dans un numéro de cirque étonnant, tient en équilibre sur une planche posée sur un rouleau, qui lui-même est posé sur une autre planche reposant elle aussi sur un rouleau. Les axes de rotations se déplacent perpétuellement car les cylindres roulent sous les planches. L'artiste doit dès lors constamment se rééquilibrer. Mais avec un peu de pratique, l'exercice du rola-bola n'est pas si difficile. Si bien que l'artiste y ajoute souvent un autre exercice, comme par exemple de la jonglerie, rendant le spectacle complètement épatant. Est-ce qu'Alexandre a l'impression de donner un spectacle si exceptionnel ? Je ne pense pas... et pourtant !

ainsi mis au jour la dichotomie Nature/Culture, présente dans toutes les disciplines, mais aussi dans les modes de pensée de notre société. En prenant conscience de ce dualisme, il a alors été plus aisé de chercher des alternatives à cette manière de voir le monde. J'ai présenté certaines de ces alternatives, et j'en ai développé d'autres plus en détails dans la troisième partie de ce travail. Mais avant d'arriver à ces développements, j'ai pris le temps, dans une deuxième grande partie, de présenter mon terrain ethnographique, les conditions dans lesquelles j'ai pu réaliser ce terrain et les difficultés auxquelles j'ai été confrontée, et qui ont eu d'assez grandes répercussions sur le contenu de ce travail. Dans cette partie, j'ai également énoncé ma problématique et j'ai détaillé ma méthodologie. En me demandant comment penser et appréhender la relation entre humains et espèces auxiliaires dans le cadre d'une activité professionnelle de maraichage en permaculture, j'en suis arrivée à adopter une méthodologie que j'ai dû bricoler, en mobilisant des auteurs d'horizons divers. Enfin, dans la troisième partie, j'ai proposé des instruments, des moyens pour rendre compte de la vie du potager Graines de Vie. Ainsi, m'intéressant plus particulièrement aux espèces auxiliaires et aux liens éventuels qui pouvaient exister entre elles et le maraicher, j'ai utilisé deux approches pour les appréhender : une approche par les temporalités, et une seconde approche par la spatialité. L'une et l'autre, chacune avec ses particularités, offrent des concepts et des notions qui devraient aider à saisir la consistance quotidienne d'un lieu foisonnant de vie(s) tel que celui-là. Car il y a, j'en suis convaincue, mille et une histoires qui se jouent chaque jour au potager. Malheureusement, je n'en ai entendu que de minuscules bribes. A nous d'apprendre à les voir, à les écouter, à les apprécier. Et pour conclure ce mémoire, j'ai le bonheur de céder la parole à ce grand écrivain qu'est Maurice Maeterlinck :

« Et de ceci, comme de toutes les questions de la vie, il n'y a qu'une conclusion à tirer, c'est qu'il faut, en attendant mieux, que la curiosité règne dans notre cœur. »

(Maeterlinck, 1972 : 68)

## Références bibliographiques

### *Ouvrages et articles scientifiques*

- AGIER Michel, 2013, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, Editions La Découverte.
- BARATAY Eric, 2011 (2008), *Bêtes de somme. Des animaux au service des hommes*, Paris, Editions Points, coll. « Points Histoire ».
- , 2012, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Editions du Seuil, coll. « L'Univers historique ».
- BARBARAS Renaud, 2008, *Introduction à la phénoménologie*, Paris, Vrin.
- BESSIN Marc, 1998, « Compte rendu : William Grossin, *Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle* », dans *L'Homme et la société*, n° 130, pp. 137-138.
- BLIER Suzanne P., 1987, *The anatomy of architecture*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BOIVIN Xavier, 2014, « De la docilité à la relation homme/animal d'élevage : le point de vue de l'animal », dans DESPRET V. et LARRERE R. (sous la dir.), *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Paris, Editions Hermann, pp. 183-208.
- BRISEBARRE Anne-Marie, 1998, « Préserver la vie des bestiaux pour programmer leur mort, dans *Etudes rurales*, 147-148.
- BRON Gilbert, DUCLAUD Eric, et TOUSSAINT Jean-Paul, 2004, *L'entreprise horticole – Approche globale et environnementale*, Dijon, Educagri.
- BRUNET Roger, FERRAS Robert et THERY Hervé, 1992, *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*, Paris, La Documentation Française.
- BUYTENDIJK Frederik Jacobus, 1958, *L'homme et l'animal. Essai de psychologie comparée*, Paris, Gallimard.
- CHAPOUTHIER Georges, 2014, « Les désarrois du chercheur face à l'expérimentation animale », dans DESPRET V. et LARRERE R. (sous la dir.), *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Paris, Editions Hermann, pp. 209-223.
- CHESNEAUX Jean, 2004, « Cinq propositions pour appréhender le temps », dans *Temporalités* [en ligne], n°1, URL : <http://temporalites.revues.org/648> (consulté le 10 juillet 2016).
- CUCHIN Sylvie (sous la dir.), 2015, *Jeu et temporalité dans les apprentissages*, Paris, Editions Retz.

- CUVELIER Christine et DUFRASNE Isabelle, 2015, « L'alimentation de la vache laitière. Aliments, calculs de rations, indicateurs d'évaluation des déséquilibres de la ration et pathologies d'origine nutritionnelle » [en ligne], URL : [http://www.fourragesmieux.be/Documents\\_telechargeables/Cuvelier C & Dufrasne I Livret alimentation des VL 2 Aliments et calculs.pdf](http://www.fourragesmieux.be/Documents_telechargeables/Cuvelier_C_&_Dufrasne_I_Livret_alimentation_des_VL_2_Aliments_et_calculs.pdf) (consulté le 15 juillet 2016).
- DAJOZ Roger, 2003 [2000], *Précis d'écologie*, Paris, Dunod.
- DALLA BERNARDINA Sergio, 2006, *L'éloquence des bêtes. Quand l'homme parle des animaux*, Paris, Métailié.
- DELFOUR Fabienne, 2006, « Marine Mammals in Front of the Mirror – Body Experiences to Self-Recognition : A Cognitive Ethological Methodology Combined with Phenomenological Questioning », dans *Aquatic Mammals*, 32 (4), pp. 517-527.
- , 2010, « Conscience, souffrance et bien-être de l'animal-objet », dans JOUVENTIN P., CHAUVET D. et UTRIA E. (sous la dir.), *La raison des plus forts. La conscience déniée aux animaux*, Paris, Editions imho, coll. « Radicaux Libres », pp. 123-146.
- DESCARTES René, 1958, *Œuvres et Lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- DESCOLA Philippe, 2001, « Par-delà la nature et la culture », dans *Le Débat*, mars-avril, n°114, pp. 86-101.
- , 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- , 2011, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, Editions Quae, coll. « Sciences en questions ».
- DESPRET Vinciane et LARRERE Raphaël (sous la dir.), 2014, *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Paris, Hermann Editeurs.
- DESPRET Vinciane, 2004, « Hommes et animaux : quand vivre "avec" transforme », dans *Millénaire*, 3, pp. 13-16.
- , 2014 [2011], *Que diraient les animaux, si...on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La Découverte/Poche.
- DORE Antoine, 2010, « Promenade dans les mondes vécus. Les animaux peuvent-ils être des interlocuteurs de l'enquête socio-anthropologique ? », dans *Sociétés*, n°108, pp. 33-45.
- DUBAR Claude, 2008, « Temporalité, temporalités : philosophie et sciences sociales », dans *Temporalités* [en ligne], n°8, URL : <http://temporalites.revues.org/137> (consulté le 10 juillet 2016).

- FERRY Luc et GERME Claudine (éd.), 1994, *Des animaux et des hommes*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio ».
- GIBSON James J., 1979, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin.
- GODELIER Maurice, 1984, *L'Idéal et le matériel*, Paris, Fayard.
- GRIFFIN Donald Redfield, 1976, *The question of animal awareness. Evolutionary continuity of mental experience*, New-York, Rockefeller University Press.
- GROSSIN William, 1996, *Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle*, Toulouse, OCTARES Editions.
- GUILLO Dominique, LECHEVREL Nadège et MONDEME Chloé, 2016, « Le chien, meilleur ami des sciences de l'homme. Les apports d'une approche écologique des interactions chien/humain », dans SERVAIS V. (sous la dir.), 2016, *La science [humaine] des chiens*, Lormont, Editions Le Bord de l'Eau, coll. « Perspectives anthropologiques », pp. 21-34.
- HACKING Ian, 2001, « Philosophie et histoire des concepts scientifiques. Cours 2000-2001. Les classifications naturelles », notes de cours [en ligne], Collège de France, URL : [http://www.college-defrance.fr/media/professeurs-honoraires/UPL5872\\_Hacking2000\\_2001.pdf](http://www.college-defrance.fr/media/professeurs-honoraires/UPL5872_Hacking2000_2001.pdf) (consulté le 05 juillet 2016).
- HARAWAY Donna, 2010 [2003], *Manifeste des espèces de compagnie. Chiens, humains et autres partenaires*, Paris, Editions de l'éclat, coll. « Terra cognita ».
- HAUDRICOURT André-Georges, 1962, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », dans *L'Homme*, 2 (1), pp. 40-50.
- HEIDEGGER Martin, 1978 [1954], *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.
- HELD Richard et HEIN Alan, 1963, *Movement Produced Stimulation in the Development of Visually Guided Behaviour*, J. Comp. Physiol. Psychol., pp. 872-876.
- HINDE Robert Aubrey, 1976, « Interactions, relationships and social structure », dans *Man*, pp. 11-17.
- INGOLD Tim, 1991, « Becoming Persons : Consciousness and Sociality in Human Evolution », dans *Cultural Dynamics*, 4 (3), pp. 355-378.
- , 2013, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles.
- JACQUARD Albert, 1983, *Moi et les autres. Initiation à la génétique*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points virgule ».

- JAY Michel, 2000 (1970), *Oiseaux et mammifères, auxiliaires des cultures*, Paris, CTIFL, coll. « Hortipratic ».
- JOUVENTIN Pierre, 2010, « Le propre de l'Homme au microscope », dans JOUVENTIN P., CHAUVET D. et UTRIA E. (sous la dir.), *La raison des plus forts. La conscience déniée aux animaux*, Paris, Editions imho, coll. « Radicaux Libres », pp. 9-38.
- LA FRANCE Denis et MAYNARD Elise, 2007, *Les engrais verts en culture maraîchère*, Longueuil Conseil pour le développement de l'agriculture du Québec (CDAQ).
- LANHER Pascale-Françoise, 1987, *L'histoire du cheval de mine illustré par l'exemple lorrain*, Thèse de doctorat vétérinaire.
- LARRERE Catherine, 2014, « Que savons-nous des animaux ? Machines ou êtres sensibles ? », dans DESPRET V. et LARRERE R. (sous la dir.), *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Paris, Editions Hermann, pp. 61-82.
- LATOURET Bruno et STENGERS Isabelle, 2009, « Le sphinx de l'œuvre », dans SOURIAU E., *Les différents modes d'existence*, suivi de *Du mode d'existence de l'œuvre à faire*, Paris, PUF, pp. 5-79.
- LATOURET Bruno, 1991, *Nous n'avons jamais été moderne. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- , 2000, « Factures/Fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », dans MICOUD A. et PERONI M., *Ce qui nous relie*, Editions de l'Aube, La Tour d'Aigues, pp. 189-208.
  - , 2004, « Le rappel de la modernité - approches anthropologiques », dans *ethnologiques.org.*, n°6.
- LAURIER Eric, MAZE Ramia et LUNDIN Johan, 2016, « Retour au parc », dans SERVAIS V. (sous la dir.), 2016, *La science [humaine] des chiens*, Lormont, Editions Le Bord de l'Eau, coll. « Perspectives anthropologiques », pp. 37-71.
- LE BRETON David, 2004, *L'Interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 2004.
- LORENZ Konrad, 1950, « The comparative method in studying innate behaviour patterns », dans *Symposia Society for Experimental Biology*, 4, pp. 221-268.
- MAETERLINCK Maurice, 1972 [1901], *La Vie des abeilles*, Genève, Editio-service.
- MEULEMANS Germain, 2015 (non publié), « A proletariat of diggers. Worms as engineers in practices of soil construction », Exeter.
- MOLLISON Bill et HOLMGREN David, 1986, *Pemracculture 1*, Paris, Debard.



- MONEYRON Anne, 2003, « Temps agricoles. Une autre culture du temps », dans *Education relative à l'environnement*, vol. 4, pp. 241-251.
- MORIN Edgar, 2005 [1990], *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points Essais ».
- PEPIN Denis et CHAUVIN Georges, 2008, *Coccinelles, primevères, mésanges... La nature au service du jardin*, Mens, Editions terre vivante.
- PEZRES Emmanuel, 2010, « La permaculture au sein de l'agriculture urbaine : du jardin au projet de société », dans *[VertigO] La revue électronique en sciences de l'environnement* [en ligne], vol. 10, n°2, URL : <http://vertigo.revues.org/9941> (consulté le 25 mai 2016)
- PETONNET Colette, 1982, « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », dans *L'Homme*, tome 22, n°4, pp.37-47.
- PIETTE Albert, 1996, *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, Métailié.
- , 2011, *Fondements à une anthropologie des hommes*, Paris, Hermann.
- REMY Catherine, 2009, *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris, Editions Economica, coll. « Etudes sociologiques ».
- RENNESSON Stéphane, GRIMAUD Emmanuel et CÉSARD Nicolas, 2012, « Le scarabée conducteur. Le jeu de *Kwaang*, entre vibration et coopération », dans *Terrain*, n°58, pp. 94-107.
- RICKERT Heinrich, 1997, *Science de la culture et science de la nature*, suivi de *Théorie de la définition*, Paris, Gallimard.
- ROHAULT Jacques, 1995 [1674], « Bêtes-machines », dans GOSSIAUX P.-P., *L'Homme et la Nature. Genèse de l'anthropologie à l'âge classique, 1580-1750*, Paris, De Boeck (publié à l'origine dans *Entretiens sur la philosophie*, Paris, M. Le Petit, pp. 95-122).
- SOURIAU Etienne, 2009 [1943], *Les différents modes d'existence*, suivi de *Du mode d'existence de l'œuvre à faire*, Paris, PUF
- STENGERS Isabelle, 1992, *La volonté de faire science. A propos de la psychanalyse*, Paris, Les Laboratoires Delagrangé/ Synthélabo, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond ».
- STRAUS Erwin, 1935, *Du sens des sens : Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Grenoble, Million.
- TABASHNIK Bruce E., BREVAULT Thierry et CARRIERE Yves, 2013, « Insect resistance to Bt crops : lessons from the first billion acres », dans *Nature Biotechnology*, n°31, pp. 510-521.

- THIBAUD Jean-Paul, 2002, « L'Horizon des ambiances urbaines », dans *Communications*, vol. 73, pp. 185-201.
- THOMAS Keith, 1985 [1983], *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, Paris, Gallimard.
- VALAX Marie-Françoise, 1984, *Cadres temporels et planification des tâches quotidiennes*, Thèse, Université de Toulouse-Le Mirail.
- VARELA Francisco J., 2004, « La faire-face immédiat et les sciences de la cognition », dans VARELA F., *Quel savoir pour l'éthique ? Action, sagesse et cognition*, Paris, La Découverte, pp. 21-40.
- VERGEON Frédéric, 2007, « Un temps pour l'éternité, le temps dans la pensée d'Augustin », dans in SCHNELL A. (sous la dir.), *Le temps*, Paris, Vrin.
- VICART Marion, 2014, *Des chiens auprès des hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*, Paris, Editions Pétra.
- VON UEXKULL Jakob, 1965 [1934], *Mondes animaux et monde humain. Théorie de la signification*, Paris, Denoël.
- ZARA-MEYLAN Valérie, 2016, « Quelles conceptions temporelles pour analyser l'activité ? Une proposition issue de recherches en ergonomie dans l'horticulture », dans *Activités*, n°13 (1).

### ***Références, sites et pages internet non-scientifiques***

- Le site de la coopérative Graines de Vie : <http://www.grainesdevie.coop/>
- Le site de cartes géographiques par vues aériennes Google Earth : <https://www.google.com/earth/>
- « Hydroponie », dans *Futura-Sciences* [en ligne], URL : <http://www.futura-sciences.com/magazines/environnement/infos/dico/d/developpement-durable-hydroponie-7409/> (consulté le 25 juillet 2016).
- « Les limaces, amies du jardinier », dans *Au jardin.info* [en ligne], URL : <http://www.aujardin.info/fiches/limaces-amies-jardinier.php> (consulté le 20 juin 2016).
- « Les limaces » (fiche technique), dans *Adalia* [en ligne], dossier n°3, juillet 2004, URL : <http://www.adalia.be/files/pdf/Dossier%20n3-Leslimaces.pdf> (consulté le 20 juin 2016).
- JOBSON Christopher, 2015, « Beehive Fences in East Africa Protect Farms from Elephants », dans *This is colossal* [en ligne], URL : <http://www.thisiscolossal.com/2015/12/beehive-fences/> (consulté le 29 juin 2016).

